

Le château Landolff

de la villégiature au carré de l'E.A.N.

de TOUSSUS-LE-NOBLE

Geneviève Sandras-Dextreit

Geneviève Sandras-Dextreit

**Le château Landolff,
de la villégiature au carré de l'E.A.N.
de Toussus-le-Noble**

Photographies :

Patricia Boilet
Pierre Canaff
Jacky Guermeur
Claude Paulic
Geneviève Sandras

et Pascal Créach pour les cartes postales anciennes

Groupe Historique de Toussus-le-Noble 2005



Remerciements

Au capitaine de frégate Mouis, au capitaine de frégate Montenot
et au capitaine de frégate Angué, commandants successifs de l'E.A.N. de Toussus-le-Noble

Au lieutenant de vaisseau Trotter, officier des traditions

Au capitaine de corvette Claude Paulic (er)

À monsieur Pierre Canaff et à mesdames Marcelle Pascual et Patricia Boilet

À madame Jeannine Gosset de Pocé-sur-Cisse

Édition du Groupe Historique de Toussus-le-Noble 2005
Place Maréchal Leclerc de Hauteclocque
78117 Toussus-le-Noble
ISBN : 2-9514887-2-6

SOMMAIRE

Origines de la propriété Landolff	page 7
1. La propriété Soret	
2. La propriété Roux	
3. De Claude Gauthier aux frères Schoumacher	
La propriété Landolff	page 11
1. Henriette et Edmond Landolff : le temps des fêtes	
2. Eugénie et Edmond Landolff : le crépuscule	
La propriété Embiricos	page 29
1. Une demeure familiale	
2. Une vie de famille bourgeoise	
L'occupation allemande et les réquisitions	page 37
1. Allemands et Américains	
2. Le « Normandie-Niemen »	
3. L'aéronautique navale	
La propriété de la Marine	page 41
1. Un grand vent de rénovation, 1952-1960	
2. Les travaux d'embellissement, 1960-1970	
3. Nouveaux échoués et restaurations, 1970-2000	
4. Tempête sur Toussus-le-Noble	
Annexes :	page 61
1 - Les verrières du grand hall	
2 - La statuaire du parc Landolff	
3 - Plans	
4 - Recueil d'images	
Sources :	
Archives départementales des Yvelines (plans, biens nationaux et séquestre révolutionnaire)	
Documentation du capitaine de corvette Claude Paulic et archives de l'ÉAN	
Souvenirs et archives de monsieur Canaff, de madame Pascual, archives de la famille Lotieff	
Récits du colonel Robert Delin	
Documentation de madame Jacqueline Grosset pour la fonderie d'art Jean-Jacques Ducel	
Roseline Bussière, Au sud de Versailles, Images du patrimoine 2001	
Bernadette Dieudonné, Curés et vicaires des Yvelines au cours de la période révolutionnaire 1789-1802, Evêché de Versailles 1992	
Jean Lazennec, Si Toussus nous était conté, BAN Toussus-le-Noble 1982	

LE CHÂTEAU LANDOLFF

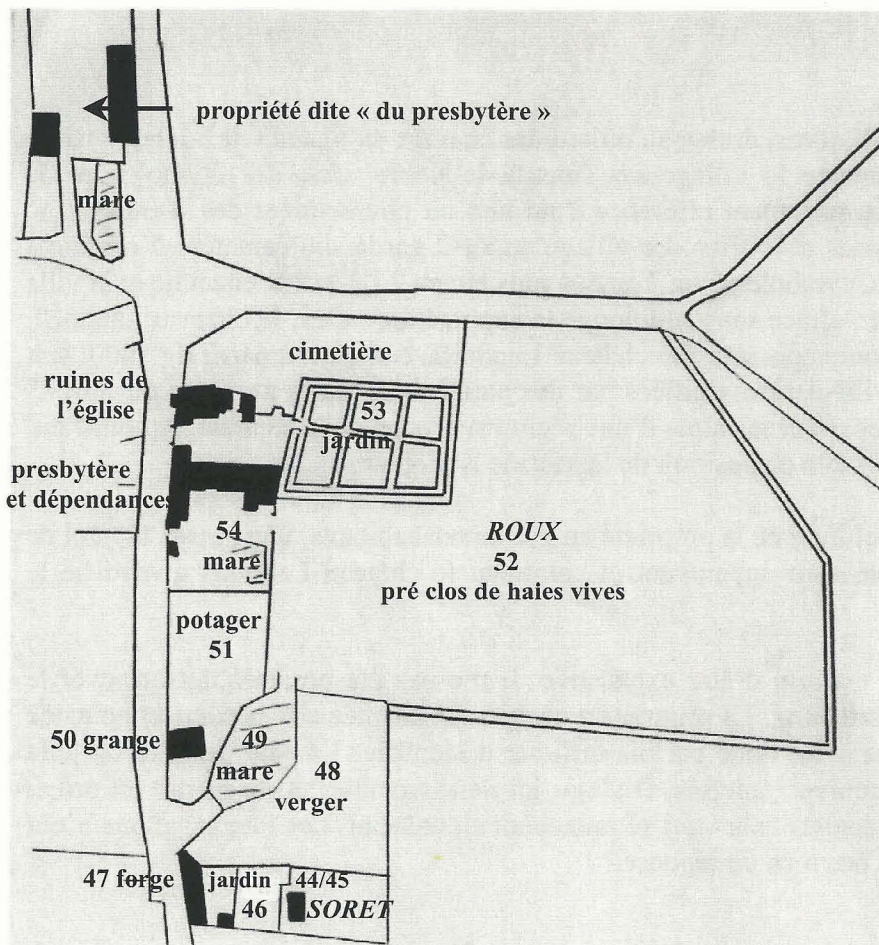
DE LA VILLÉGIATURE AU CARRÉ DE P.E.A.N. DE TOUSSUS-LE-NOBLE

Un gros bosquet d'arbres, dressé au milieu des champs du plateau de Saclay, visible de tous les alentours, annonce le village de Toussus-le-Noble. Une des étymologies de « Toussus » ne fait-elle pas justement référence à un lieu où pousseraient des « touses », arbres particulièrement grands et touffus. Le village aurait-il gardé son caractère d'origine à côté des hangars d'aviation, symboles d'un Toussus plus récent ? Le mur d'enceinte et la villa qui se détache de la verdure efface sans équivoque la supposition : c'est le château Landolff. Château et aviation sont contemporains. Le château Landolff, construit à partir de 1900, suit la mode des nombreuses villégiatures édifiées par des parisiens fortunés au cours du XIX^{ème} siècle, séduits par le pittoresque et le calme d'une région si proche de la capitale. Aujourd'hui propriété de l'État, il est mis à la disposition de la Marine Nationale.

Avant d'évoquer l'évolution de la propriété au gré de ses habitants, il est assez naturel de chercher à savoir ce qui existait auparavant et comment le château Landolff a modifié le paysage local.

L'étude présente est loin d'être exhaustive. Il n'a pas été possible de retrouver le dossier de la première construction. La propriété a ensuite été adaptée aux besoins et goûts de ses occupants successifs et il est donc parfois difficile d'identifier l'auteur de telle ou telle initiative en l'absence d'archives précises. Il s'agit ici de rassembler et de mettre en ordre, autant que possible, des éléments épars qui se rattachent au château. Les interrogations n'ont pas manqué et toutes n'ont pas reçu de réponse.

Cadastre napoléonien (1808) section D « le village » (brouillon portant indications des numéros de parcelles et des noms des propriétaires en vue de l'établissement des matrices).

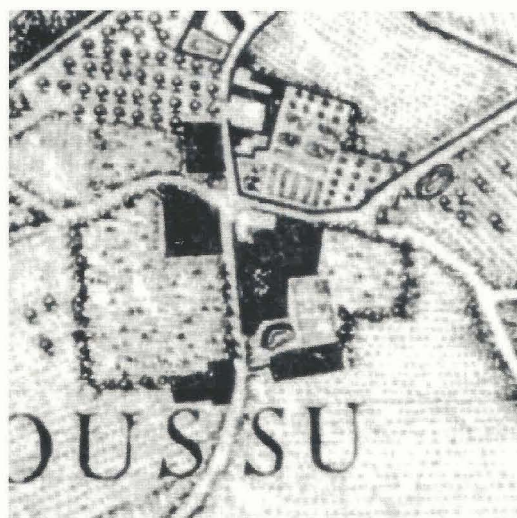


Croquis établi à partir du cadastre napoléonien de 1808 et des matrices pour la nature et la propriété des parcelles

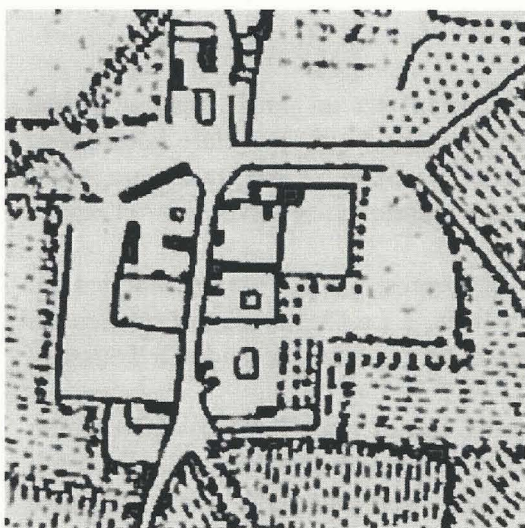
Origines de la propriété Landolff

Les plus anciennes cartes montrent que le vieux village de Toussus est constitué de maisons disposées le long de deux rues en croix : la grande rue d'Orléans à Versailles et une transversale de Châteaufort à Villiers-le-Bâcle. Les terres qui correspondent à la propriété Landolff occupent un des quartiers ainsi formés et semblent habitées depuis longtemps. Une carte antérieure à 1680¹ y représente des bâtiments et une grande mare.

La carte de l'abbé de La Grive (1740), la carte des chasses du Roi (1764-1774) et le plan d'intendance de Bertier de Sauvigny (1787) délimitent eux aussi diverses propriétés avec des constructions et des enclos.



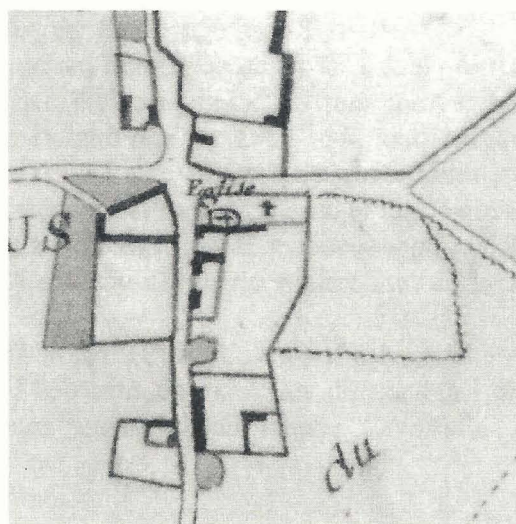
carte de l'abbé de la Grive, 1740



carte des chasses du roi, 1764-1774

Les matrices et les plans du cadastre napoléonien de 1808 apportent des renseignements plus précis concernant les propriétaires et l'évolution du contenu des parcelles.

Sur le plan d'intendance, l'ancienne église de Toussus est très proche du périmètre de la future propriété Landolff.



plan d'intendance, 1787

¹ Carte présentée par monsieur Alain Guyot dans le bulletin n°4 du Groupe Historique 1999.

D'après le cadastre napoléonien, en 1808, l'essentiel de la propriété Landolff couvre onze parcelles qui appartiennent à deux particuliers : les n^{os} 44 et 45 à Nicolas Soret, les n^{os} 46 à 54 à Raymond Roux. Pour réaliser l'alignement du parc Landolff au sud et au nord, des portions de terre seront prises sur deux autres parcelles dont on reparlera plus loin.

1. La propriété Soret

La propriété Soret comprend un jardin potager (n°44) et une maison (n°45).

Nicolas Soret est arrivé à Toussus-le-Noble en 1786. Même si les Soret possèdent également d'autres petites parcelles de terre dispersées sur la commune, c'est une famille modeste de manouvriers dont la mère de famille décède dès 1794. Nicolas Soret meurt à 70 ans le 28 avril 1824. Les deux parcelles reviennent à un de ses fils, Louis, qui s'installe à Toussus avec sa famille.

Au décès de Louis Soret, le 26 décembre 1849, ses héritiers vendent les parcelles 44 et 45 à de nouveaux arrivants qui réaliseront en quelques années de nombreuses acquisitions sur la commune : les frères Schoumacher, Nicolas et Valentin. Le logement est considéré comme bâtiment rural et sera démoli vers 1852.

2. La propriété Roux

Elle comporte neuf parcelles : les n^{os}46 et 47 portent sur un jardin potager et une maison occupée en 1799 par un lazariste de 70 ans, Pierre Galland qui se déclare bourrelier ; les n^{os}48 et 49 sont un verger et une très grande mare, les n^{os}50, 51 et 52 une grange, un jardin potager et un pré ; les n^{os} 53 et 54 sont un jardin clos et une grande maison avec cour et mare.

Raymond Roux, célibataire, né à Rodez, est professeur de mathématiques au Prytanée militaire, d'abord à Saint-Cyr puis, à partir de 1808, à La Flèche où le Prytanée est transféré. En 1801, il a hérité des biens que sa sœur cadette, Marie-Rose, possédait à Toussus.

Marie-Rose Roux, également célibataire, a quitté Rodez pour Toussus-le-Noble en 1789. Elle vient à la demande de son oncle, Benoît Fizes, né en 1706 à Saint-Geniès-d'Olt dans l'Aveyron. Curé de la paroisse de Toussus depuis 1764², son grand âge et ses infirmités ne lui permettent plus d'exercer son ministère par lui-même sans pour autant le soustraire au zèle révolutionnaire de certains élus locaux³. Sa nièce veillera sur lui pendant ses dernières années ainsi que le curé Jean-Baptiste Guerrand, venu à Toussus en même temps que Marie-Rose Roux pour seconder Benoît Fizes dans ses fonctions sacerdotales. Ce dernier décèdera à 91 ans, le 22 vendémiaire an VI (15 octobre 1797) dans le village de Toussus.

Mais, dès le 6 octobre 1791, Marie-Rose Roux avait acheté le pré clos de haies vives derrière l'église, mis en vente au titre des biens nationaux et le 13 ventôse an V (3 mars 1797), elle avait acquis de la même manière, le presbytère, le jardin et toutes les

² État du clergé paroissial de l'archidiaconé du Josas au 1^{er} mai 1789, Bulletin de la société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix 1984.

³ Séquestre révolutionnaire de la fabrique de Toussus, Archives Départementales des Yvelines.

dépendances⁴. Ces deux achats correspondent aux parcelles cadastrales citées plus haut (46 à 54). La maison (n°54) et le jardin clos (n°53) sont donc bien le presbytère et son jardin⁵.

L'église qui tombera progressivement en ruines et le cimetière restent propriétés de la commune et seront vendus beaucoup plus tard, en 1832. Le 2 février 1802, le maire de Toussus indiquait déjà au préfet qu'il faudrait au moins deux mille francs pour rétablir l'église ruinée ce qui ne sera jamais fait. Les dernières inhumations à Toussus dateraient de 1803 ou 1804.

Marie-Rose Roux décède à Toussus à 47 ans, le 13 prairial an IX (2 juin 1801). Elle demeurait depuis la mort de son oncle dans une petite propriété que celui-ci possédait en propre à Toussus à l'entrée du « chemin de la rigole » et dont il existe encore aujourd'hui des traces. Il s'agit, en partie, de la maison située au fond de la cour derrière la « villa Valet » au n°1 de la rue Lucien Rougerie et des ruines d'un grand bâtiment agricole, effondré le long de la rue il y a une quinzaine d'années. Le curé Guerrand y demeura également jusqu'au rattachement de la paroisse de Toussus à celle de Châteaufort.

Après la mort de Benoît Fizes, le presbytère abrite deux familles de jardiniers chargés d'entretenir la propriété de Marie-Rose Roux. Car, si l'église pouvait, au temps de sa splendeur, accueillir deux cents personnes, le presbytère et ses dépendances sont eux aussi d'importance pour un si petit village. Voici la description qu'en fait l'agent municipal de Toussus, le 4 pluviôse an IV (24 janvier 1796) avant l'acquisition par Marie-Rose Roux⁶:

« Les biens Nationaux restans Dans la commune De Toussus Consistent En l'église et le cimetière, le presbitaire et ses dépendances Et le tout peut contenir un arpent vingt cinq perches de Terres, le presbitaire est composé d'un rez de chaussée ou sont la salle et la cuisine et deux cabinets à côté, une cave dessous, au premier sont deux chambres et deux cabinets et greniers dessus, dans la cour il y a deux granges entre lesquelles est une écurie, deux vacherie, un poullier, un toit à porc, un bucher, une laiterie et un petit cellier qui forment le Bas d'un petit bâtiment ou sont deux greniers ou jadis on mettait le blé et une petite grange dans le jardin de la basse cour. »

Au décès de sa sœur, Raymond Roux vend la petite maison où elle a vécu les derniers temps – au cours du XIX^{ème} siècle, cette propriété sera dénommée de façon ambiguë, propriété « dite du presbytère », probablement parce qu'elle a aussi accueilli le curé Guerrand. Raymond Roux garde le vrai presbytère, sur la « Grande rue » de Toussus, et s'y retire, à l'heure de la retraite, en 1813. Il décède à Toussus-le-Noble le 17 septembre 1827 à 74 ans.

3. De Claude Gauthier aux frères Schoumacher

Toutes les propriétés de Raymond Roux sont alors achetées par Claude Pierre Gauthier, avocat à Versailles. Dès 1823, il avait déjà acheté tous les biens de Georges

⁴ Biens nationaux, Archives Départementales des Yvelines.

⁵ Le commissaire général Lazennec, dans son ouvrage « Si Toussus nous était conté » (1982) les situe improprement beaucoup plus au nord de l'église, à l'emplacement de ce qui était en fait le vieux château de Toussus-le-Noble et son parc. L'importance de cette propriété et la structure du jardin, visibles sur les plans anciens peuvent expliquer la méprise.

⁶ Cf note 2.

Monget, notaire à Versailles dont la propriété « dite du presbytère » que lui avait vendue Raymond Roux à la mort de sa sœur. Il se retrouve ainsi le plus gros propriétaire de Toussus.

À cette époque, la demeure de Raymond Roux (le véritable presbytère) est dénommée « ferme ». De 1823 à 1854, Claude Gauthier aura successivement quatre régisseurs qui dirigeront un personnel de jardiniers et de journaliers en constante augmentation. Tous habitent à Toussus dans la propriété du presbytère. En 1831, Claude Gauthier fait d'ailleurs construire une nouvelle maison sur la parcelle n°54. En 1827, il avait fait enclore la grande mare d'un mur et planter des peupliers jusqu'à la grange – source d'une contestation municipale qui touchera aussi la mare de l'autre « presbytère » et ne s'éteindra qu'en 1903 !⁷

En ce qui concerne la maison de l'ancien bourrelier (n°47), vers la sortie du village, plusieurs maréchaux-ferrants s'y succèdent jusqu'à l'arrivée d'Élisa Caroline Chesneau. Pour cette jeune femme de vingt ans, la forge est un milieu familial : son père François Chesneau est maréchal-ferrant à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, ses oncles Denis et Louis Chesneau le sont aussi, l'un à Pecqueuse, l'autre à Magny-les-Hameaux. Elle arrive à Toussus en 1845 avec son mari, André Taraise Frédéric Fromantin, maréchal-ferrant qui meurt le 15 mars 1847 quelques mois après la naissance de leur fils. Le 18 février 1848, elle se remarie avec le nouveau maréchal-ferrant de Toussus, Charles François Philigone Mathure, dont elle aura cinq garçons et une fille entre 1848 et 1856. La maison changera de propriétaires, fermiers et ouvriers agricoles ne feront que passer au village mais François Mathure restera à la forge de Toussus jusqu'à sa mort, le 21 février 1896, aidé les derniers temps par un de ses fils, Louis. Louis quittera la commune avec sa mère en 1898 au moment de la constitution de la propriété Landolff. Le grand soufflet de la forge désormais inutile, sera remisé dans un grenier de la ferme « Lacher » et disparaîtra lors de la démolition des bâtiments en 1982.

Mis à part une demi-douzaine de terres vendues en 1836, Claude Gauthier vend tous ses biens entre 1849 et 1854. Les parcelles n°47 à 54 sont acquises en indivision par Valentin et Nicolas Schoumacher, originaires de la Moselle. Valentin Schoumacher, célibataire, vit de ses rentes et réside dans la maison autrefois occupée par Raymond Roux dans laquelle il fait installer un billard. Il sera maire de Toussus-le-Noble pendant vingt et un ans, de 1858 à 1879. D'autres membres de la famille s'installeront épisodiquement à Toussus. Son frère Nicolas habite à Paris et y décède le 23 juin 1885. Suivant ses dispositions testamentaires, ses héritiers ne recevront leur héritage qu'à l'âge de 25 ans. C'est après la mort de Valentin, le 27 octobre 1896, à son domicile parisien, que s'ouvre la succession. Les héritiers, les trois petits enfants de Nicolas et les deux neveux des frères Schoumacher vendent progressivement les divers biens immobiliers situés à Toussus-le-Noble. Les anciennes parcelles Soret et Roux sont vendues à madame Hérit, première épouse d'Edmond Landolff.

⁷ Biens communaux, Archives Départementales des Yvelines.

La propriété Landolff

Cédant à leur tour à l'attrait de posséder une maison de campagne proche de Paris, dans une région qui a déjà attiré bien des noms connus, les époux Landolff ont choisi Toussus-le-Noble.

1. Henriette et Edmond Landolff : le temps des fêtes

Henriette Louise Marie Hérít, mariée à Charles Edmond Landolff sous le régime de la séparation de biens, achète aux héritiers Schoumacher toutes les parcelles des anciennes propriétés Soret et Roux en 1897 et 1898. Puis, par trois contrats en 1898, 1899 et 1900, elle acquiert de Félix Valet, cultivateur à Châteaufort, des terres en prolongement des parcelles Soret et du grand pré jusqu'à la route de Villiers-le-Bâcle. Ces terres appartenaient auparavant aux frères Schoumacher qui les avaient acquises de Gauthier qui les tenait lui-même de Monget. Elles étaient, à la Révolution, propriétés des Dames de Saint-Cyr, vendues comme biens nationaux à Monget, le 4 juin 1792⁸.

Madame Landolff-Hérít complète aussi sa propriété au nord en achetant le 30 octobre 1898 à madame Guyon, veuve d'un entrepreneur de Châteaufort, une partie de la parcelle n°55 correspondant à l'emprise de l'église disparue et à un morceau de l'ancien cimetière.

La propriété Landolff est ainsi assise en totalité sur des anciens biens religieux, l'essentiel provenant des biens de l'église de Toussus-le-Noble.

Monsieur Landolff est costumier pour les théâtres de Paris. Il semble jouir d'une certaine aisance et vouloir réaliser une villa à la mode, signe de sa réussite professionnelle. Pour son projet, il fait appel à Marcel Lemarié, identifié comme un architecte évoluant dans les milieux artistiques⁹, ce qui explique le choix des Landolff.

⁸ Cf note 3.

⁹ Roselyne Bussière, « Au sud de Versailles » Images du patrimoine 2001. Madame Roselyne Bussière, conservatrice du patrimoine, n'est pas parvenue à trouver le dossier d'architecture de la villa Landolff.

** Villa et pavillons*

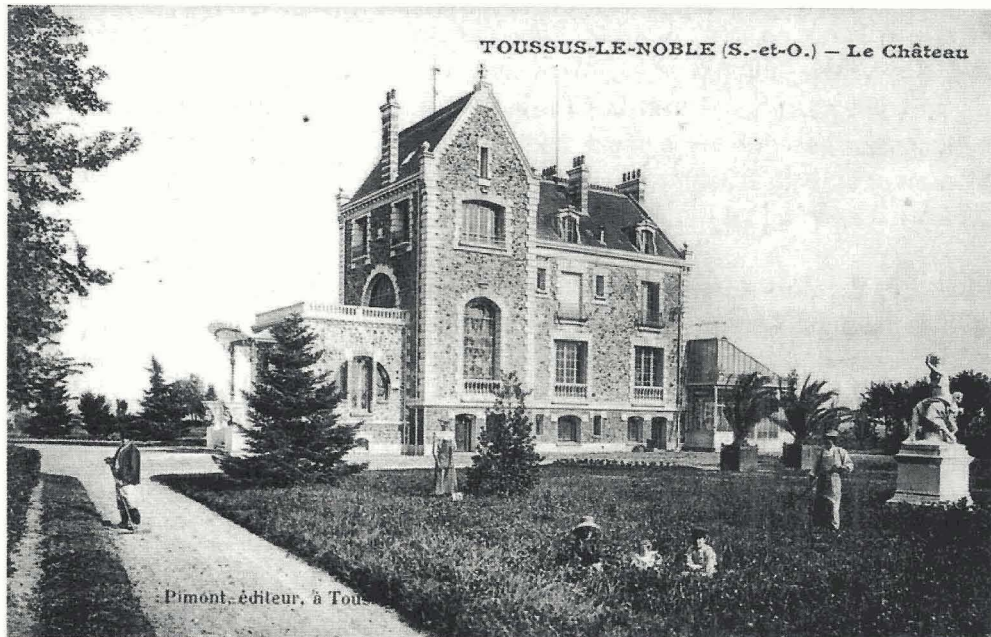
Les matrices cadastrales montrent qu'aucun bâtiment ancien ne sera conservé pour réaliser la propriété Landolff. Dès 1899, l'ancienne forge est démolie. Elle sera remplacée en 1902 par des communs comprenant une remise à voitures, une écurie et un logement pour le palefrenier. Le presbytère et ses dépendances sont détruits en 1900.



Un pavillon à l'extrémité nord-ouest du parc (actuel n°1 rue des Frères Farman) est édifié pour loger une partie du personnel.

Ancien pavillon du parc Landolff
(photo G.Sandras)

La villa elle-même est construite au fond du parc, éloignée des maisons du village. Elle est réalisée en pierre meulière, matériau régional courant avec des chaînes d'angle et des encadrements de fenêtres en maçonnerie.



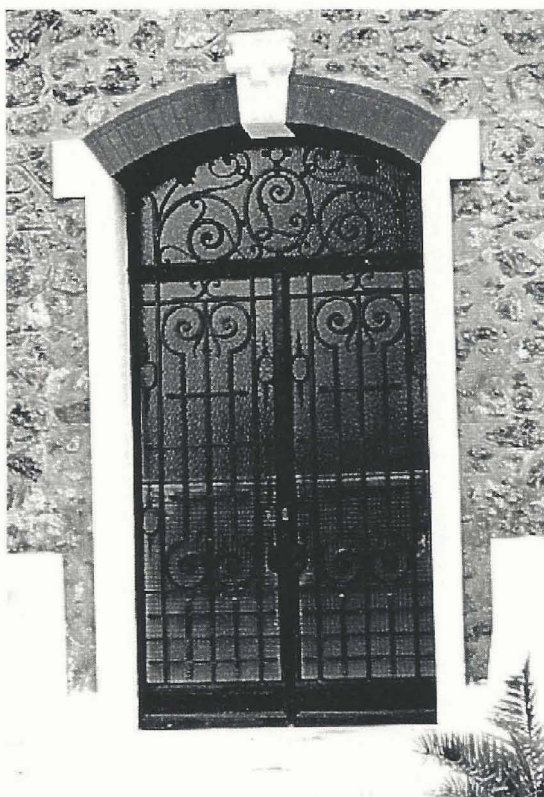
Le château Landolff vers 1905. La statue à droite est une hamadryade. (collection P.Créach)

Le « pavillon de campagne » des époux Landolff présente une architecture moderne, avec des corps de bâtiments et des ouvertures de taille et de forme diverses, des toits imbriqués entre eux ou en terrasse. L'allure de la maison permet de deviner, de l'extérieur, la répartition des pièces contrairement aux constructions classiques, symétriques, aux étages réguliers et identiques.

Le vestibule d'entrée, en proéminence par rapport à la construction, possède des baies circulaires en trois parties de conception « Art nouveau » qui est alors à son apogée. Il donne accès à une partie tout en hauteur, délimitée par les chaînes d'angle ; les grandes verrières cintrées indiquent un grand hall et l'escalier principal. Sur le même niveau, les pièces de réception présentent de grandes fenêtres, d'un côté équipées de rambardes de pierre contrairement aux étages supérieurs et de l'autre côté donnant sur une terrasse qui descend au jardin (voir pages 20 et 23). En dessous, de plain-pied avec le jardin, les petites portes et fenêtres sont des pièces de service (cuisine, réserves, chaufferie...) ¹⁰.

Au premier étage, à l'ouest, une fausse fenêtre et deux vasistas supposent des pièces de commodités et la présence d'un escalier conduisant au second étage. À l'est, les deux fenêtres correspondent à deux chambres. Au second étage, les lucarnes indiquent des pièces mansardées et deux grandes fenêtres éclairent des chambres spacieuses de chaque côté du parc avec un grenier par-dessus. L'une d'elle, peut-être considérée comme principale car elle bénéficie d'une jolie vue sur la campagne et sur le jardin, est dotée d'une large baie arrondie bordée d'une rambarde de pierre. L'architecture rend compte ici de la hiérarchie des pièces de la demeure.

Enfin, la présence d'un jardin d'hiver rappelle qu'il s'agit d'une villa de campagne, donc proche de la nature.



Porte d'entrée de la villa avec le « L » de Landolf
(photo C. Paulic, 1998)

Le souci d'apparat n'est pas absent : l'escalier de pierre surmonté d'une imposante marquise soutenue par des têtes de lion, la porte marquée du chiffre du maître de maison, le second escalier pour atteindre le hall à l'intérieur d'un vestibule au volume confortable..., tout participe à une certaine mise en scène ostentatoire.

Villa à la campagne mais aussi demeure de réception, à l'image de la prospérité de ses propriétaires.



Tête de lion autrefois au pied de l'escalier (photo C. Paulic, 1998)

¹⁰ Les plans sont donnés en annexe 3, pages 72 et 73

Le vestibule est un lieu où l'architecture et la décoration ne sont pas très cohérentes. Les fenêtres tripartites aux vitrages à cabochons colorés et la mosaïque du sol aux entrelacs de raisins et de feuilles de vigne sont typiquement « Art nouveau ».



Détail du sol du vestibule (photo G.Sandras, 2004)



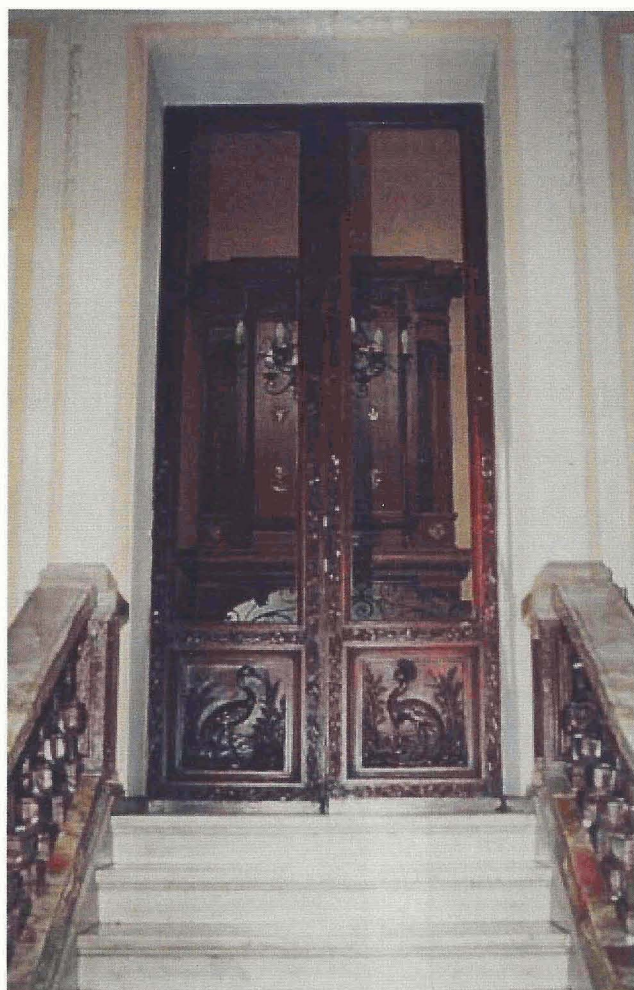
Les fenêtres étaient autrefois garnies de vitraux à cabochons
(Photo G.Sandras, 2004)



Détail de l'escalier

L'escalier intérieur est lui de conception architecturale très classique, réalisé en marbre : blanc pour les marches, rouge pour les pilastres et ocre pour la main-courante. Des lambris de marbre blanc couvrent le bas des murs. Les décors qui encadrent les ouvertures s'inspirent du XVIII^{ème} siècle.

On accède au hall par une porte vitrée dont les panneaux sont en bois sculpté représentant deux échassiers.



Porte de séparation entre le vestibule et le grand hall
(photo P.Boilet)



Panneaux de la porte du vestibule (photos P.Boilet)

Pour le hall, Edmond Landolff a voulu une décoration dans le goût de l'époque : nombreux sont les édifices contemporains qui possèdent un hall néogothique comme celui-là. Mais il a veillé à ce que la pièce évoque immédiatement le monde artistique pour lequel il travaille et l'environnement campagnard du château, ce qui lui donne sa spécificité.

Le hall est éclairé par trois immenses verrières ornées de thèmes bucoliques en harmonie avec les champs alentour et avec une époque où l'art célèbre tant la nature. Les deux baies en vis à vis, réalisées en grisaille, représentent à l'est un vase de fleurs et à l'ouest une corbeille de fruits, au milieu d'arabesques et de rappels du thème central. Une troisième verrière en demi-lune, située au-dessus de l'entrée du vestibule, figure une scène de labours dans un paysage vallonné. Toutes ces verrières ont aujourd'hui disparu.¹¹

¹¹ Une évocation de l'aspect des deux verrières est et ouest a pu être réalisée grâce aux témoignages de ceux qui les ont vues et au travail d'agrandissement photographique des cartes postales anciennes, effectué à la demande du capitaine de corvette Claude Paulic qui en a tiré les dessins présentés en annexe 1, page 63.

Les murs sont habillés de cuir et de hauts lambris en chêne sombre. Deux œuvres de l'architecte Paul Marbeau garnissent la pièce : une monumentale cheminée assortie aux boiseries, sculptée par Fontaine et réalisée aux ateliers de Neuilly et un imposant escalier qui se poursuit à l'étage par une galerie et une mezzanine en encorbellement.



Le hall, état actuel.
L'escalier de Paul Marbeau et la
verrière du côté est
(photo P.Boilet, 2003)



détail de la cheminée

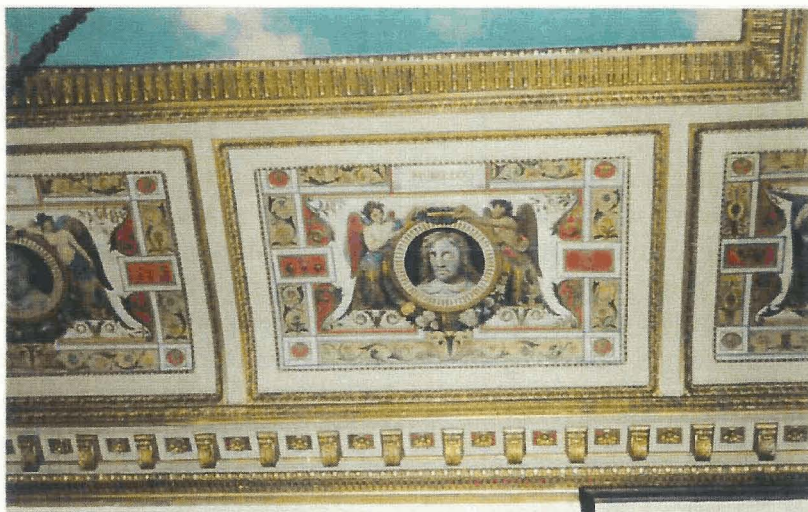


La décoration du hall illustre la devise « *artibus et litteris* », inscrite sur le chef de la cheminée.

Quatre panneaux décoratifs en haut des murs et le plafond, toile marouflée peinte à l'huile, présentent dans des médaillons les portraits de peintres ou d'écrivains : Raphaël, Michel-Ange, Reynolds, Poussin, Richelieu, Holbein, Murillo, Dante. Les médaillons sont soutenus par des « tenants » ou des femmes ailées que l'on retrouve dans les angles avec des animaux fantastiques à base de lion, mouton ou chien. Leur auteur n'est pas connu.

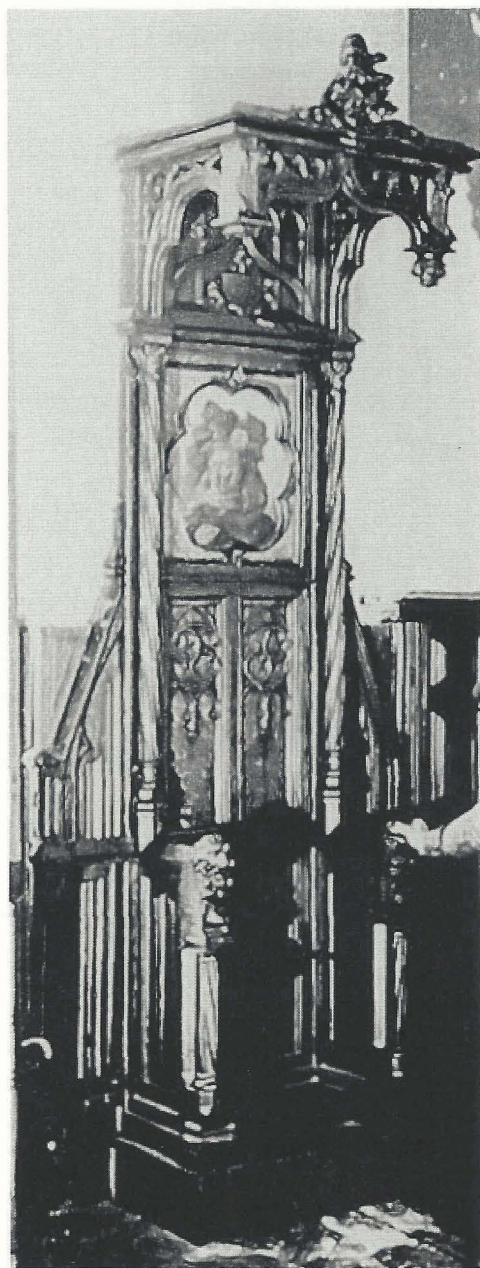


Un des quatre panneaux muraux.



Décor du plafond du hall après restauration en 1988 (photos J. Guermeur)

La musique, notamment l'opéra, est honorée par deux meubles conçus dans le style du romantisme néogothique du XIX^{ème} siècle, placés de chaque côté de la verrière qui fait face à l'escalier.



L'écu au-dessus du tableau porte les initiales d'Edmond Landolff. (photos SAMAN, vers 1955)

Un lourd cadre de bois sert d'écrin à une jeune femme tenant un lys dans la main gauche, symbole de pureté, une série de lions ailés de Saint-Marc à ses pieds : probable Desdémone. Le tableau, peint dans le goût du moment, sur cuivre et incrusté de verroteries et de nacre, peut faire penser à ces peintres qui, sans génie notoire mais attirés par le monde artistique, ont laissé des représentations de personnages de théâtre, des portraits d'actrices ou des panneaux allégoriques dans divers édifices publics. Une cathèdre reprend les mêmes éléments décoratifs, arabesques et colonnes torsées ; un portrait d'homme (Iago ou Othello ?) orne le dossier et des têtes de lions engagés prolongent les bras du siège. Il ne reste de ces meubles que les deux photographies ci-dessus et il n'y a aucun renseignement sur leur auteur.



L'escalier du grand hall conduit au premier étage par une galerie et une mezzanine fermée d'un encorbellement en chêne sculpté comme l'escalier.

Mezzanine donnant sur le hall
(photo P.Boilet)

Cet étage comprend deux chambres, deux salles de bains et des toilettes. L'une des salles de bains dispose d'une baignoire massive en grès émaillé et d'un carrelage mural orné d'une frise « Art nouveau ».

Un escalier plus modeste conduit au second étage où se trouvent cinq chambres légèrement mansardées et des toilettes. Un grenier couvre le tout.



Frise de la salle de bains du premier étage
(photo J.Guermeur)



On aperçoit, au fond, dans le hall, les escaliers qui vont vers le rez-de-jardin et les étages.

Partant du hall, un large dégagement dessert d'un côté, un salon et une salle à manger et de l'autre il s'ouvre sur une terrasse donnant accès au jardin (photo page suivante). Une tête d'homme, des angelots, des guirlandes de fleurs et de fruits sculptés en bois sombre encadrent l'ouverture.



(photos P.Boilet)

De la terrasse, un escalier en pierre de taille descend au jardin ; deux têtes de lion sont placées au pied des rambardes comme pour le vestibule (voir page 23). Elles sont aujourd'hui mises sur la pelouse pour encadrer un tapis vert.



Terrasse et escalier desservis par le dégagement du hall (photo J. Guermeur, vers 1990)

Le dégagement conduit sur la droite à un salon et au fond à la salle à manger. Le salon possède un plafond à caissons de facture et d'inspiration identiques à celui du hall. Le décor reprend le thème des arts avec des allégories de la musique, de la littérature, de la sculpture et de la peinture. Les boiseries des portes, les lambris et la cheminée du salon font référence, quant à eux, aux XVIII^{ème} siècle.



(photo J. Guermeur)

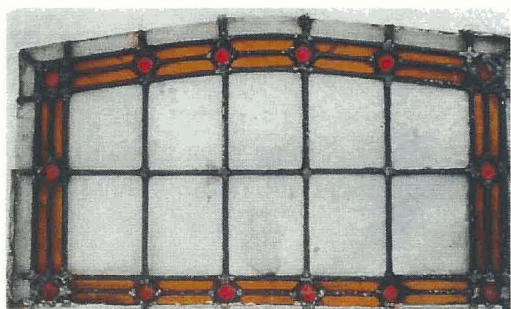
La salle à manger occupe la totalité du bout de l'étage au sud. Elle comporte également des lambris et une haute cheminée mais de style Henri II en bois sombre. Dans un angle, un passe-plats dissimulé dans une petite armoire relie la pièce à la cuisine située au-dessous. Beaucoup plus tard, lors de la redistribution de l'office et des cuisines, il sera déplacé et intégré dans l'épaisseur de la cloison mitoyenne avec le salon puis finalement supprimé pour des questions d'hygiène et transformé en petit rangement.

La pièce possède quatre ouvertures sur les trois façades extérieures, deux grandes fenêtres à l'est et à l'ouest et au sud, deux portes-fenêtres. Toutes sont ornées de vitraux identiques, évoquant la chaleur. Des dragons enlacent deux écus rouges portant chacun deux hirondelles noires ; une banderole s'enroule dans leurs queues et leurs pattes et proclame en grec : « *Ἀεὶ πρὸς ἥλιον* » (« *successivement vers le soleil* »).¹²



Porte-fenêtre de la salle à manger (photo BAN)

Dimensions de :
 1 = 0,34 X 0,60 m
 2 = 0,45 X 0,25 m
 3 = 0,65 X 0,37 m



3

Des verres colorés avec ou sans grisaille, aux motifs plus ou moins élaborés couvraient d'ailleurs de nombreuses autres fenêtres.



(photo BAN, 1987)



1



2

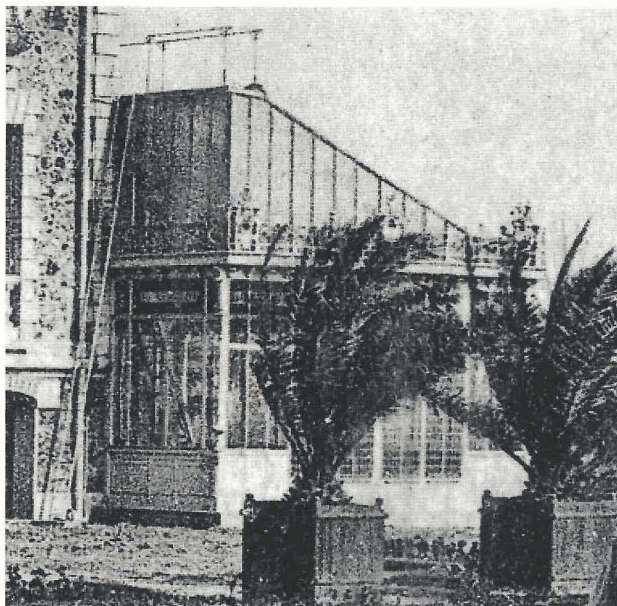
Anciens vitrages de fenêtres ou vasistas (photos P.Canaff)

¹² Sur la façade sud, on ignore s'il s'agissait dès l'origine de portes-fenêtres comme ce fut le cas plus tard. Aujourd'hui, une seule a pu être reconstituée avec ses vitraux d'origine mais les dessins trouvés sur plusieurs morceaux brisés et la devise des vitraux permettent de penser que toutes les ouvertures étaient identiques.

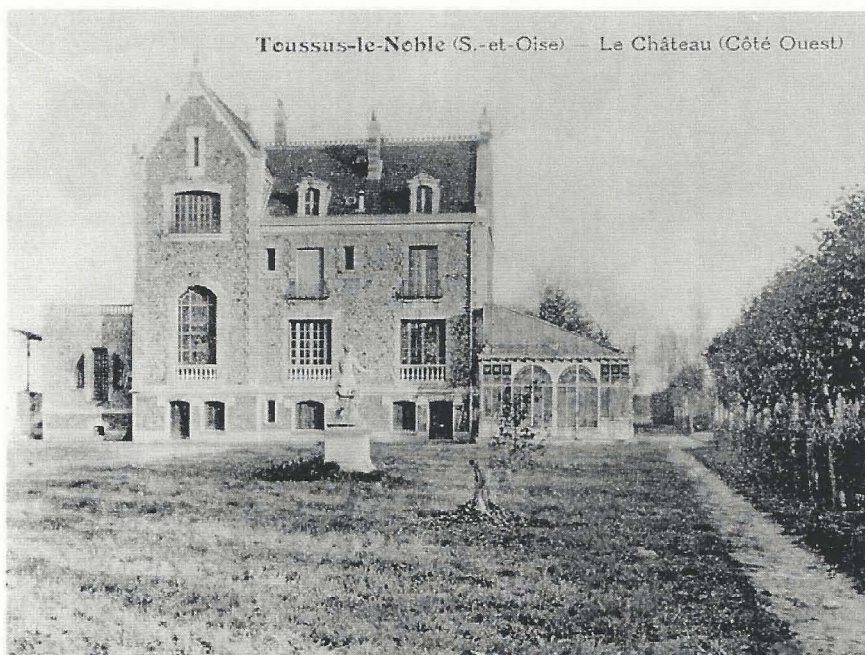
Le jardin d'hiver est adossé au pignon sud.

La structure métallique est surmontée d'une galerie ajourée. Les portes arrondies alternent avec des vitrages surmontés de carreaux de céramique. Des stores en bois peuvent être déroulés pour occulter les baies.

Il n'y a aucun témoignage concernant l'aspect intérieur de la véranda à cette époque. On ne peut qu'imaginer l'aménagement classique de l'époque avec meubles de rotin et profusion de plantes exotiques d'autant que des serres sont installées à proximité.



Jardin d'hiver au début du XX^{ème} siècle



Façade ouest et véranda. La ligne d'arbres sur la droite isole le jardin potager, les remises et serres.
La statue vue de dos est Flore. (collection P. Créach)

Une communication directe avec la salle à manger a pu s'effectuer par des portes-fenêtres. Cet accès suppose alors un balcon interne et un escalier comme il en existera plus tard. Cela expliquerait l'existence, dès l'origine, du décrochement du jardin d'hiver par rapport au mur de la maison, visible sur la photographie du haut.

Enfin, le rez-de-jardin comprend une cuisine et un office (porte et fenêtres à droite sur la photographie ci-dessus) et une lingerie (de l'autre côté) en accès direct sur l'extérieur ; la chaufferie, des caves et des réserves occupent les autres espaces y compris sous le vestibule. Sous la partie du hall et de l'escalier, un petit dégagement donne accès à une pièce, visible ici sous la grande verrière dont on ne connaît pas l'usage à l'époque des époux Landolff et ouvre de l'autre côté directement sur le parc. Du petit dégagement, un escalier de chêne monte au grand hall. (voir plan en annexe 3)

** Le parc*

Une partie du parc est conçue comme un espace d'agrément avec pièces d'eau et statues sous l'influence, toutes proportions gardées, des célèbres parcs du voisinage.



Vue du premier bassin circulaire avec fontaine du jardin est. (collection P. Créach)

À l'est de la villa, un bassin circulaire avec un jet d'eau offre une agréable vue pour les pièces de réception et les chambres principales. Non loin de là, une statue de Diane chasseresse complète le tableau.

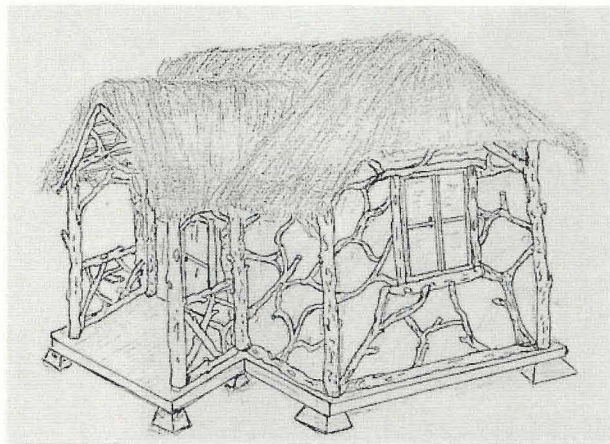


Façade est du château et statue de Diane chasseresse. (collection P. Créach)

De l'autre côté, une perspective est ouverte par une grande allée séparant la pelouse en direction des étangs. Deux statues, de même facture que Diane, sont disposées de part et d'autre de l'allée : Flore (page 22) et une hamadryade (page 12) qui disparaissent du parc après la deuxième guerre mondiale. Ces trois statues sont en fonte blanchie, procédé fréquemment utilisé à la fin du XIX^{ème} siècle car plus économique que la pierre, et portent la signature du maître de forges Jean-Jacques Ducel¹³.

¹³ Concernant ces trois statues, voir l'annexe 2 page 64.

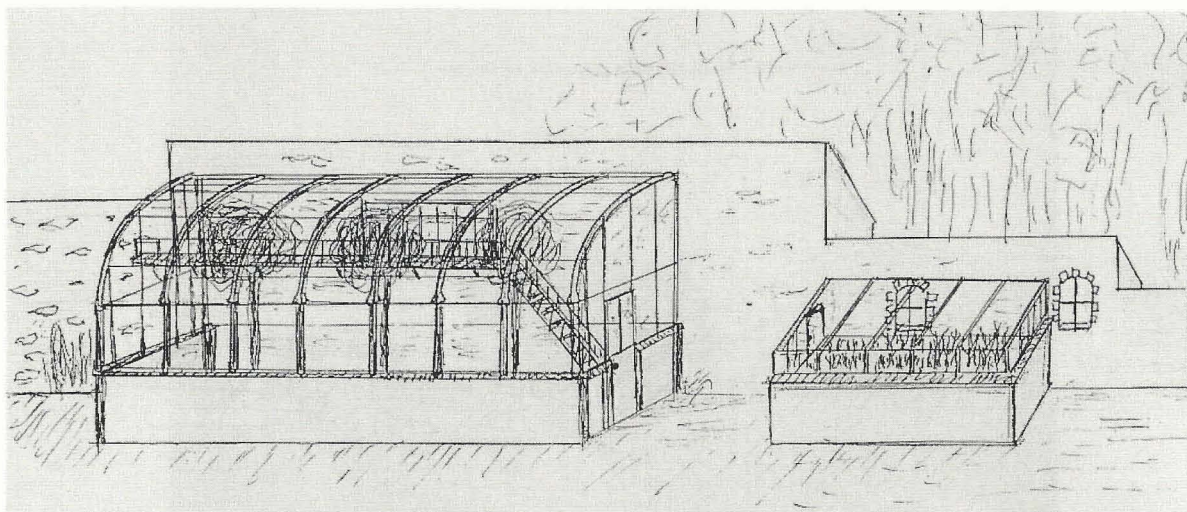
Le reste du parc est traité en jardin anglais à partir de l'ancienne mare transformée en deux étangs. Ceux-ci sont reliés par une grotte de rocaille d'où l'eau coule en cascade. Elle fait écho à un autre « bassin-rocaille » plus petit, installé à proximité du jardin d'hiver. Le plus grand plan d'eau est occupé par deux îles auxquelles on accède par des ponts dont les rambardes de ciment armé imitent de vieilles branches noueuses. Une allée de jeunes tilleuls débouche sur le plus petit étang par une pergola d'environ douze mètres carrés, en bois peint en blanc. Non loin de là, un puits est relié aux étangs par une canalisation souterraine.



De l'autre côté de l'étang, en direction de la villa, un sentier bordé d'arbustes aboutit à une « pagode » d'une vingtaine de mètres carrés comprenant deux pièces. Construite comme les ponts de l'étang en ciment armé imitant des branchages, elle est recouverte de chaume. Une grande niche à chiens située près de l'ancienne forge reprend le même procédé¹⁴.

Pagode (tous les dessins sont de monsieur P.Canaff)

De nombreux arbres d'essences diverses, des palmiers en bacs et des massifs de fleurs égayent les pelouses.



orangerie

petite serre

Au sud, une double haie de tilleuls isole la propriété du potager. Une remise comprenant une vacherie, une buanderie et une volière prolonge la haie en direction du pavillon du palefrenier. Elle sert d'appui à une orangerie exposée au sud et tournée vers les champs. Équipée au-dedans d'une échelle et d'une passerelle, l'orangerie abrite les palmiers en hiver. Une poulie permet de dérouler à l'extérieur, en fonction de l'ensoleillement, de gros paillassons végétaux accrochés au sommet de l'édifice. Une petite serre à légumes est installée à côté. Ces constructions ont été réalisées entre 1902 et 1904.

¹⁴ Les branchages en ciment furent très prisés à l'époque et des maisons entières ont été construites suivant cette mode.

À la pointe sud-est, un belvédère triangulaire, accessible par un petit escalier de pierre sur la droite, offre une vue dégagée sur les champs alentour.



Le belvédère (photo J.Guermeur)

La propriété est close de hauts murs en meulière et ciment, excepté sur les champs au sud où il n'y a qu'un muret de soutènement et un grillage.

Quatre entrées desservent la propriété : l'entrée principale, en demi-cercle, est située sur la route de Villiers-le-Bâcle. De chaque côté, à égale distance, deux grilles, dont une possède une petite porte piétonne, ouvrent une perspective sur la contrée environnante.

Toujours sur cette rue, une porte cochère permet un accès plus proche du centre du village à hauteur de l'actuelle grille des services techniques municipaux.



Vue extérieure de l'entrée principale (photo J.Guermeur)

La quatrième entrée se situe à côté du pavillon du palefrenier sur la future rue des Frères Farman. C'est beaucoup plus tard que le mur qui court jusqu'au pavillon d'angle près du café Pimont (aujourd'hui le restaurant « l'Alizé ») sera percé du grand portail actuel.



Vue intérieure de l'entrée principale (photo J.Guermeur)

** La vie au château*

Monsieur et madame Landolff ont conçu leur propriété comme une résidence d'agrément où auront lieu nombre de fêtes pendant la première décennie du XX^{ème} siècle. Il y aura jusqu'à huit employés à Toussus-le-Noble, jardiniers, cuisinière et domestiques. Thérèse Robert, née à Toussus en 1889, a souvent évoqué, auprès de ses enfants, les cortèges de calèches et de fiacres amenant des artistes de Paris, la villa pleine de lumières, la musique et les festivités qui se déroulaient parfois aussi dans le parc, tard dans la nuit, puis les voitures qui repartaient... Le décès d'Henriette Landolff-Hérit, le 25 avril 1909, semble avoir éteint les fastes de la villa de Toussus. Madame Landolff n'ayant pas d'héritier, Edmond Landolff reçoit la pleine propriété des biens de son épouse. La mère de monsieur Landolff, Pauline Décot, vient occuper la villa, entourée de domestiques. Elle y décèdera le 22 août 1912 à l'âge de 84 ans.

2. Eugénie et Edmond Landolff : le crépuscule

Edmond Landolff se remarie le 30 juillet 1913 avec Eugénie Marie Savary mais ses affaires ne paraissent plus aussi florissantes. Il fait faillite le 14 octobre 1913. Apparemment attaché au village, il ne se résout à vendre la propriété de Toussus qu'à partir de 1916.

Assisté du syndic de la faillite, Edmond Landolff signe un premier contrat de vente le 23 mars 1916, puis un second le 21 avril 1920, au profit de Georges Joseph Lehmann, administrateur commercial parisien et de Blanche Bloch, son épouse. Toutefois, il se réserve en usufruit pour lui et son épouse, le pavillon du palefrenier et une parcelle de quatre-vingt-dix ares tout autour. Les nobeltussois continueront donc de voir arriver en fin de semaine les époux Landolff, en fiacre désormais, car ils n'ont plus de personnel pour entretenir voiture et équipage. Seule leur vieille gouvernante, mademoiselle Hélène Flament et un jardinier demeurent à Toussus.

** La « Villa Landolff »*

Le pavillon du palefrenier est réaménagé pour accueillir ses nouveaux occupants et passera à la postérité sous le nom de « Villa Landolff ». On y ajoute un peu de confort sans modifier profondément les structures ce qui aboutit à un logement très cloisonné et peu commode d'usage.

Côté sud, au rez-de-chaussée, l'écurie qui ne communique pas avec le reste de la maison, est maintenant un salon où Edmond Landolff a réuni une armure et sa collection d'arbalètes et de lances qui couvraient probablement autrefois les murs du hall du château aux côtés de la cathèdre et du tableau de cuivre. La pièce suivante qui était le logement du palefrenier devient la salle à manger. Elle est tapissée d'un papier bucolique parsemé de coqs et de poules blanches de taille réelle, décoration adaptée à l'usage de la pièce comme on veillait à le faire à cette époque. Un office la sépare de la cuisine. De l'office, un escalier conduit à une chambre au premier étage à laquelle on ajoute une salle de bains. L'escalier se poursuit sous les combles où sont aménagées deux chambres pour mademoiselle Hélène. Toute cette partie est isolée du restant de l'étage. Situés au-dessus de la salle à manger et du salon, il y a une autre chambre, le salon de musique avec un piano et un gramophone et la

salle de billard dont le balcon donne sur le pignon sud. On accède à ces trois pièces par un second escalier qui part de la salle à manger.

Une palissade de bois partage désormais le parc ; elle va de la remise, qui est exclue de l'usufruit, jusqu'à la rue principale de Toussus au nord. Les Landolff peuvent donc encore faire le tour des étangs. Un poulailler est installé le long du mur de la rue des Frères Farman, près du pavillon d'angle ainsi que quelques clapiers.

** Les calmes week-ends à la campagne*

Cette fois, il ne s'agit plus de fêtes dans la résidence de Toussus-le-Noble mais de calmes week-ends à la campagne d'où le travail n'est pas exclu. Le couple Landolff n'ayant pas d'enfant, ils prennent l'habitude d'inviter, à chacune de leur venue, la petite fille qui demeure de l'autre côté de la rue. Après le déjeuner, on se promène dans le parc, on va s'asseoir dans le pavillon de l'île puis on rentre et l'enfant ne se lasse pas de regarder, installé sur le balcon de la salle de billard, le monsieur à lorgnons et à barbichette blanche dont les doigts cousent si vite de si jolies étoffes.



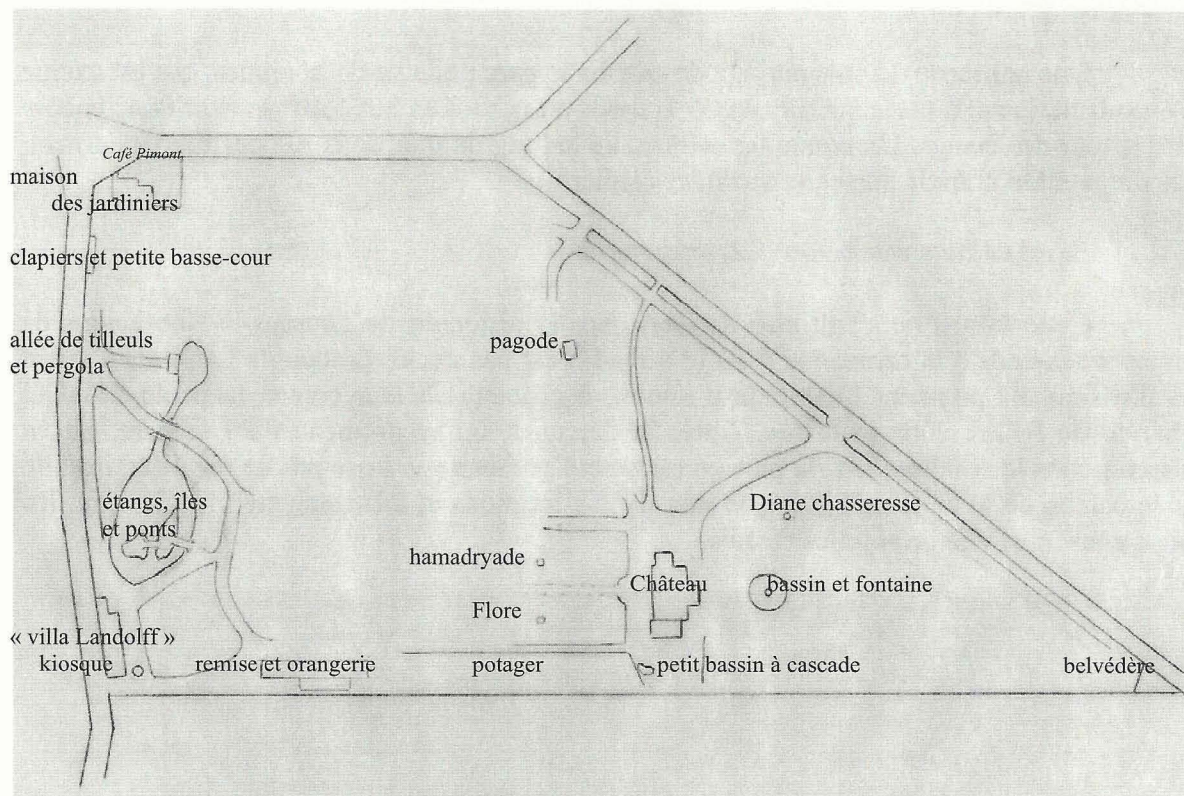
VILLA LANDOLFF, A TOUSSUS LE-NOBLE (Seine-et-Oise)
La « villa Landolff » : le kiosque est visible sur la droite. (collection P. Créach)

Les jours de grande chaleur, monsieur Landolff attend la fraîcheur du soir et s'installe sous le kiosque devant la maison ; son épouse monte dans le salon de musique, prépare le gramophone et des airs d'opéra s'échappent par la porte du petit balcon d'où elle le regarde travailler. Quant la petite fille rentrait chez elle, elle trouvait sa mère qui avait tiré une chaise sur le trottoir et écoutait, ravie : « Elle connaissait tous les airs par cœur et les chantait elle-même » se souvient sa fille.

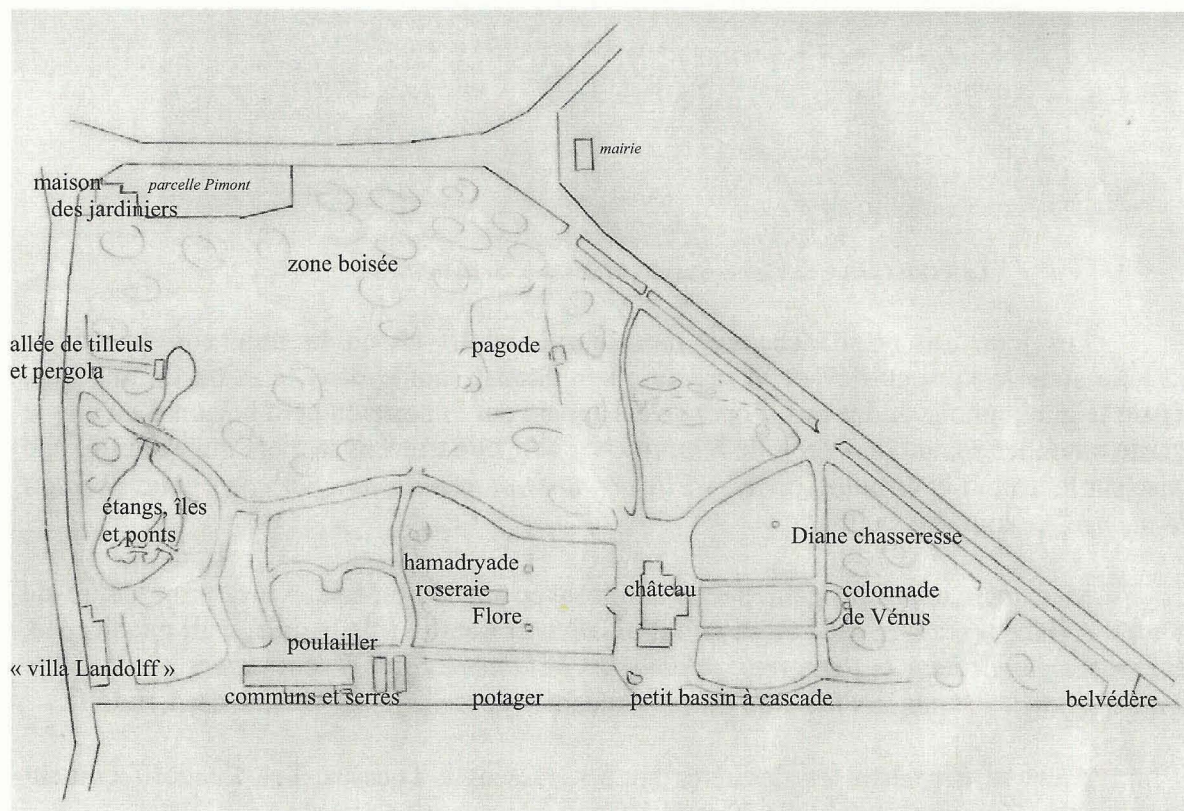
Madame Landolff s'était liée d'amitié avec madame Mandeville, propriétaire de l'hôtel « Aviatic » situé en face du terrain d'aviation et dont la fille, Annie, était handicapée. « On se promenait dans le parc, moi, je poussais le fauteuil roulant. Les dames prenaient le thé dans le jardin, j'amusais la petite fille... » raconte encore la jeune voisine des Landolff.

Ainsi se déroulent les dernières années passées à Toussus. Les Landolff quittent définitivement Toussus-le-Noble le 30 avril 1925.

Essai de reconstitution des éléments du parc à l'époque Landolff



Essai de reconstitution des éléments du parc à l'époque Embiricos



La propriété Embiricos

Monsieur et madame Lehmann n'avaient réalisé à Toussus-le-Noble qu'un investissement et n'ont donc pas laissé de souvenir. Le 11 juillet 1923, ils vendent le château et le parc à madame Pénélope Louloudi, épouse roumaine d'un armateur grec, Michel Embiricos. Le 3 décembre 1924, Edmond Landolff vend à son tour à madame Embiricos, l'usufruit qu'il s'était réservé sur le pavillon du palefrenier tout en spécifiant qu'il en garde la jouissance jusqu'au 30 avril 1925.

1. Une demeure familiale au jardin remodelé

Monsieur et madame Embiricos vont faire revivre le château, certes pas à la manière des premiers époux Landolff. Pour les Embiricos qui résideront en permanence à Toussus-le-Noble de nombreuses années, d'abord au château puis dans la « villa Landolff », il s'agit d'une propriété confortable et agréable pour leur famille – ils ont trois enfants, André, Nina et Marika – et leurs amis.

** Les maisons*

Contrairement à l'ancien pavillon du palefrenier, Michel et Pénélope Embiricos ne semblent pas avoir remanié le plan intérieur du château : ils en ont rafraîchi la décoration et développé le confort. Il est probable, par exemple, que ce soit eux qui aient fait repeindre en gris les peintures des boiseries du salon telles qu'elles ont existées jusqu'en 1992, recouvrant des rechapis dorés. De grands stores en toile rayée équipent désormais les fenêtres. On sait aussi que le hall était éclairé par un très imposant lustre de cristal qu'il fut délicat de déposer lors du départ définitif de madame Embiricos.



Portes du salon avant 1992 (photo J.Guermeur)

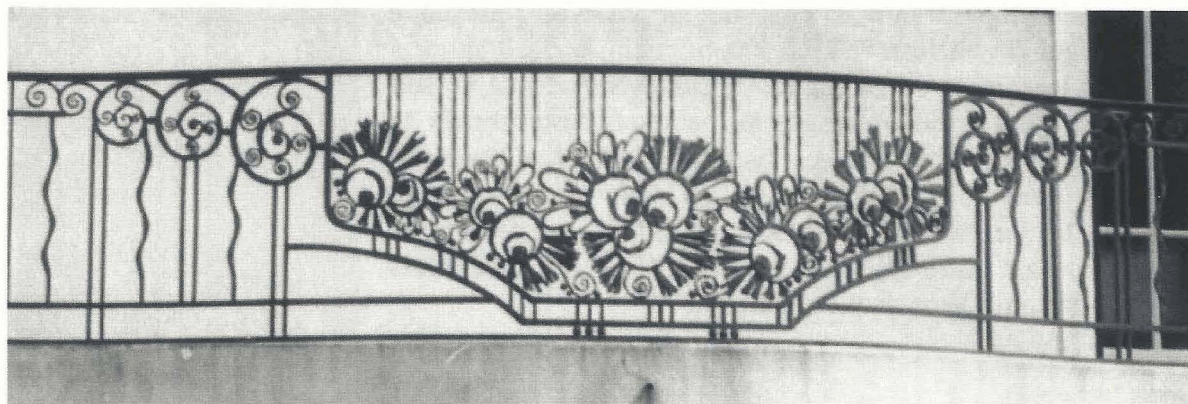
Au rez-de-jardin, la pièce située sous le hall est utilisée par Michel Embiricos comme bureau-bibliothèque-fumoir. Pour cet homme qui aimait tant les jardins, l'accès direct sur l'extérieur devait être un agrément précieux. Il se peut qu'on lui doive aussi le jardin d'hiver tel qu'il nous a été connu.

L'unique image que nous en avons est un cliché pris en 1969, après la démolition de la structure métallique de la véranda.



Ancien jardin d'hiver du château de Toussus-le-Noble (photo SAMAN 1969)

L'imposante mezzanine de béton soutenue par des piliers raides et massifs, la galerie de fer forgé aux motifs floraux stylisés font référence à l'« Art Déco » en plein développement à l'époque où les Embiricos s'installent à Toussus plutôt qu'à l'« Art Nouveau » évoqué, par exemple, dans le vestibule. Des témoignages contemporains font état d'une profusion de plantes dans les deux grands bacs cimentés qui entourent le bassin central. Celui-ci est alimenté par l'eau que crachent trois mascarons de plomb fixés au mur sous un bas-relief en pierre qui fut emporté par Pénélope Embiricos. Ce bas-relief est éclairé par des spots électriques intégrés dans la maçonnerie du bassin sous le niveau de l'eau. Le sol en mosaïque, comme celui du vestibule mais ici dans des nuances de bleus, semble d'origine.



Détail de la rambarde du jardin d'hiver (photo SAMAN, 1969)

Par contre, la « villa Landolff » bénéficie d'importants travaux à la fin des années vingt. L'ancien pavillon du palefrenier, on l'a vu, avait été transformé en habitation par les Landolff de façon économique au moment de la vente du château. Il gardait une structure peu commode et commençait à vieillir.

La « villa Landolff » (photo C.Paulic, 1998)



Le toit est refait, les gouttières sont remplacées, les conduits de cheminées sont restaurés. On y installe le chauffage central. La distribution intérieure est revue pour décroiser les différentes parties de la maison et faciliter la circulation entre les pièces et entre les étages. L'ancien salon-salle d'armes est agrandi par une forte

excroissance sur le jardin agrémentée d'un « bow-window » qui lui donne plus de clarté. Ce salon communique maintenant avec la salle à manger à laquelle on adjoint un second « bow-window ». Au premier étage, un passage relie les deux ensembles de chambres accessibles autrefois séparément par deux escaliers. Un garage jouxte une buanderie le long du mur d'enceinte.

L'ancien pavillon du palefrenier accentue ainsi son allure anglo-normande et il est significatif de constater qu'à l'époque, monsieur Tronchon, maire de Toussus-le-Noble parle de « cottage » à propos de cette maison.

* Les jardins

L'intérêt que porte monsieur Embiricos aux divers jardins de la propriété va l'amener à sensiblement remodeler le parc.

Lui qui, chaque jour d'été, accroche une rose au revers de sa veste, va créer une roseraie devant le château, à l'ouest.

La roseraie de M. Embiricos ; les deux statues sont encore visibles au milieu des massifs de part et d'autre des arcades.

(collection P.Créach)



Derrière Flore et l'hamadryade, plusieurs carrés de rosiers multicolores sont séparés par des allées de gazon. L'allée centrale d'autrefois s'habille d'une architecture d'arceaux métalliques, galerie de roses qui s'éloigne en direction des étangs.



Une photographie aérienne de 1933 laisse voir d'autres allées et aménagements dans cette partie du parc qu'il n'a pas été possible de préciser. De même, un large dégagement apparaît devant la pagode sans qu'on puisse définir son usage. (voir plan page 28)

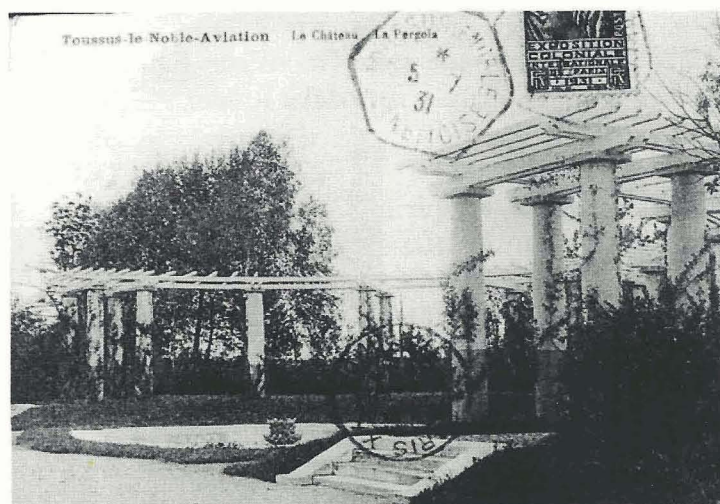
Le tapis vert. (collection P.Créach)

De l'autre côté, à l'est de la maison, monsieur Embiricos supprime le bassin au jet d'eau qui se dressait sur la pelouse. Celle-ci est transformée en « tapis vert », bordé de deux allées symétriques.



Statue de Vénus dans le bosquet au centre de la colonnade. (photo G.Sandras, 2004)

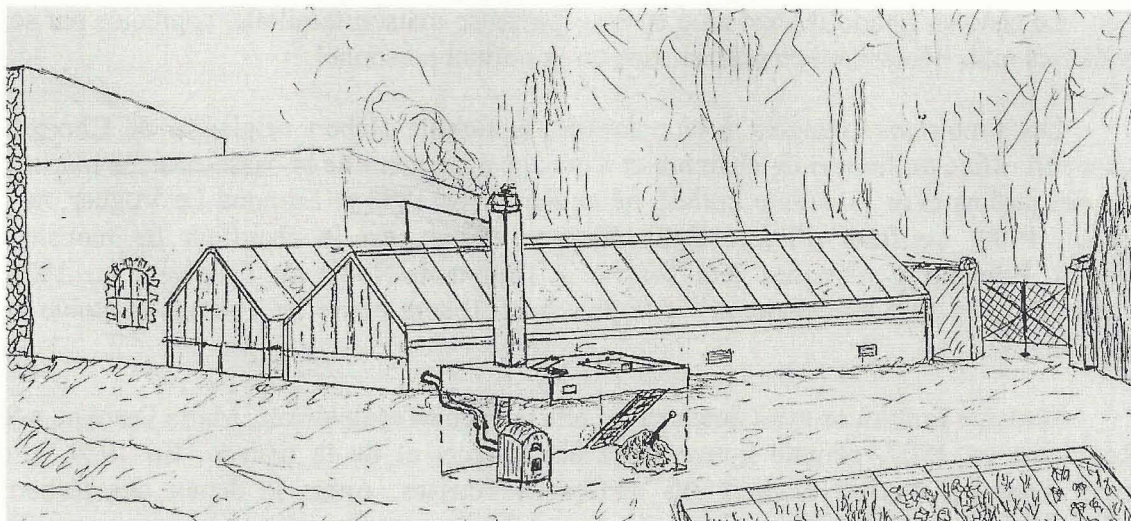
Un nouveau bassin semi-circulaire est créé au fond de la perspective du tapis vert, entouré d'une double colonnade en pierre surmontée d'une pergola de bois peint en blanc.



Le nouveau bassin au centre de la colonnade. (collection P.Créach)

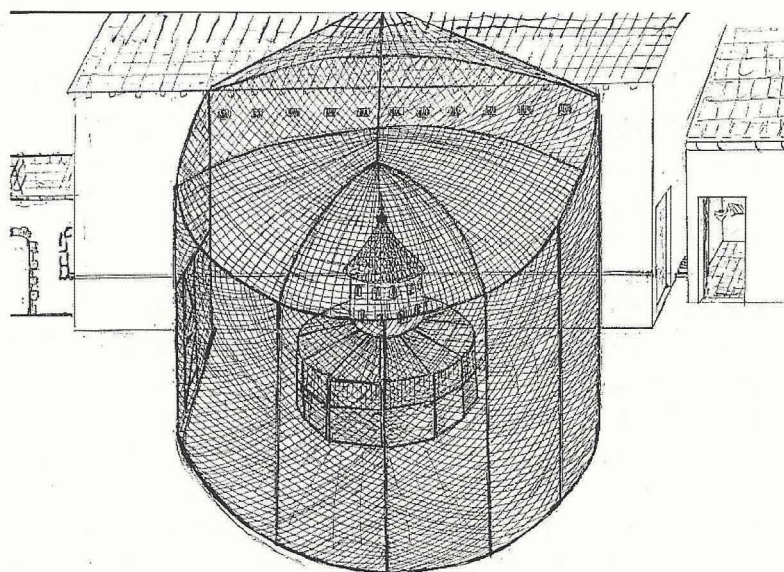
Au centre de l'arc est placée une statue en pierre représentant Vénus sortant du bain. La perspective est fermée par une haie et des arbres.

Toutefois, Michel Embiricos n'est pas seulement soucieux d'esthétique, il se préoccupe aussi de l'entretien et même du développement du potager et du verger.



Nouvelles serres et chauffage enterré à côté de la remise (dessin P. Canaff)

L'orangerie s'enrichit d'une vigne dont la cueillette des fruits est facilitée par la passerelle intérieure. Deux nouvelles serres sont construites à côté du potager avec une chaufferie enterrée. Le potager est doublé d'un verger qui reçoit poiriers et pommiers en espaliers. L'immense volière dressée contre le mur de la remise englobe un pigeonnier conséquent. Vaches et chevaux réoccupent l'étable et l'écurie, il y aurait même eu quelques chèvres. En face de la remise, dissimulé par des arbustes, est installé un poulailler.



La volière (dessin P. Canaff)

Le reste de la remise est aménagé en garage pour les automobiles des habitants. Monsieur Embiricos utilisera de même le dessous du belvédère, à l'autre bout du parc pour son véhicule personnel.

En 1934, l'intégrité du domaine subit une légère atteinte. Une petite parcelle de terrain au nord le long de la rue principale est cédée à Georges Pimont, cabaretier, pour y édifier une maison d'habitation.

2. Une vie de famille bourgeoise

Le château Landolff s'est mué en une spacieuse maison familiale, appréciée par ses propriétaires mais nécessitant en permanence un important personnel.

Les Embiricos engagent à leur arrivée, la famille Hébert originaire de Choisel : l'épouse fait office de femme de chambre et s'occupe également de la basse-cour, le mari est chargé des jardins avec Timothée Lotieff, né en Russie en 1893 et Edmond Le Voguer, né à Jersey en 1900. Le frère d'Edmond Le Voguer, Ernest, est le chauffeur de monsieur Embiricos. Edmond Le Voguer fera souche à Toussus-le-Noble en épousant, en 1928, Georgette Pimont, fille du cabaretier¹⁵ cité plus haut. Il sera maire de Toussus-le-Noble de 1971 à 1983.

Madame Embiricos avait amené avec elle une jeune compatriote, Maria Damian, née en Roumanie en 1907, comme gouvernante des enfants et de la maison. En 1929, elle épousera Timothée Lotieff et deux fils naîtront à Toussus. Après le départ des Hébert, Timothée Lotieff devient responsable des jardins et Maria prend en charge la basse-cour. Ils demeurent dans le pavillon à l'angle nord-ouest du parc. Le maître d'hôtel occupe, quant à lui, l'ancien appartement de mademoiselle Hélène à la « villa Landolff ». Plus tard, une nurse anglaise sera engagée pour s'occuper des deux enfants de Marika qui se marie à Toussus en 1932.

La petite voisine, devenue adolescente, continue à franchir la grille de la propriété. Ses souvenirs sont autant d'images de la nouvelle vie du château.

Le 25 août 1932, de la galerie dominant le hall, elle assiste au mariage de Marika Embiricos avec monsieur Charles Albert Maroyer. La cérémonie religieuse est conduite conjointement par un prêtre orthodoxe et un rabbin. André, le frère de Marika, tient les couronnes au-dessus des têtes des futurs époux. Les invités sont si nombreux que l'assistance déborde dans le vestibule. Avant de s'installer à Paris, le jeune couple est logé au deuxième étage du château et bientôt, la petite voisine veillera sur le premier fils de Marika pendant le jour de congé de la nurse.

À la lingerie, elle s'initie à la couture sans égaler l'habileté de la jeune gouvernante roumaine qui confectionne toutes les garde-robes des dames de la maison, une planche installée sur les genoux. Elle évoque l'effervescence qui règne les soirs où les époux Embiricos reçoivent dans la salle à manger aux boiseries sombres ; elle revoit les dames qui se rassemblent ensuite au salon tandis que les messieurs descendent au fumoir.

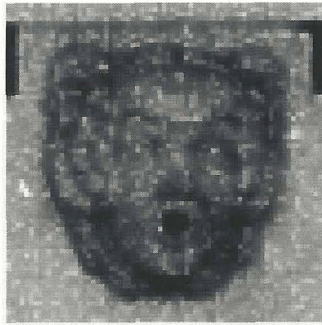
Aux beaux jours, elle est parfois conviée au traditionnel goûter dans le jardin qui rassemble toute la famille à dix-sept heures au son de la cloche, dûment actionnée par la cuisinière. Elle admire l'élégance des foulards de monsieur Embiricos, marchant toujours tête nue, la boutonnière fleurie : « *C'était un homme du soleil qui aimait l'apparence* ».

Elle se souvient des sœurs de madame Embiricos, au babillage roulant qu'elle ne comprend pas et dont les grandes capes volent au vent lorsqu'elles partent en promenade, les soirs d'été, sur la route de Châteaufort...

¹⁵ L'établissement de Georges Pimont est aujourd'hui le restaurant « L'Alizé ».

Dans l'ancien pavillon du palefrenier, Nina Embiricos, sculpteur, établit son atelier d'artiste dans le salon de musique qu'elle fait équiper d'une verrière. Vingt ans plus tard, on retrouvera ses moules, abandonnés dans la remise.

Comme les Landolff autrefois, le couple Embiricos finit par se replier sur le pavillon du palefrenier, plus économique et plus confortable pour y vivre, surtout pendant les saisons froides. Le personnel est fortement réduit à la veille de la guerre, il ne reste qu'un jardinier et une aide pour l'entretien de la maison. La propriété ne s'anime plus qu'en été et la famille Embiricos s'éloigne de Toussus. La seconde vie, bourgeoise et familiale, du château Landolff s'éteint.



Mascaron du bassin du jardin d'hiver

Kreiskommandantur 895

Versailles, den 9. Okt. 1942

Abtlig 1 /H/Wfd.



An den
Herrn Präfekten des Departements Seine-et-Oise

VERSAILLES.

Auf Grund der Quartierleistungspflicht des französischen Staates bitte ich, durch die Bürgermeisterei in Toussus le Noble u. Unterkunftsverwaltung Toussus le Noble.

der Einheit Feldpost-Nr. L 04936, Lgpa. Paris.

im Hause Schloss Toussus le Noble

Strasse

Nr.

~~folgende Gegenstände~~ ~~leibweise gegen Empfangsbcheinigung zur Verfügung zu stellen~~ — folgende Instandsetzungsarbeiten vornehmen zu lassen. Reparatur der Einfriedigungsmauer.

Reprise en état du mur de clôture.

Der Kreiskommandant.
i. A.



Trad.
[Signature]
Hauptmann.

Demande allemande de remise en état du mur de clôture
du château de Toussus-le-Noble
AM Toussus

L'Occupation allemande et les réquisitions

La seconde guerre mondiale et les années qui suivent immédiatement sont évidemment une période délicate pour le château qui voit se succéder des hôtes plus ou moins indifférents à la qualité du lieu.

1. Allemands et Américains

L'armée allemande arrive à Toussus le 14 juin 1940 et occupe un terrain d'aviation désert – les avions et le personnel de la SNCAC (ex-Farman) ont rejoint La Rochelle puis Bordeaux quelques jours plus tôt. Le château Landolff est affecté au logement du personnel volant allemand qui y restera quatre ans. Diverses demandes et factures émises durant cette période attestent que l'entretien courant est assuré. En 1942, un bâtiment de douches est construit à proximité du château et un pavillon d'habitation en direction du belvédère. La décoration intérieure vieillit et l'occupant n'y apporte pas d'attention particulière : la peinture sur cuivre perd quelques-unes de ses pierreries, les boiseries s'altèrent. Dans le parc, « Vénus au bain » malheureusement est une cible facile pour l'entraînement au tir depuis la terrasse du château et se retrouve défigurée¹⁶. Cependant, l'essentiel des dégradations survient lors des bombardements alliés, les 11 et 12 août 1944. Ils n'épargnent pas le village et notamment le château qui reçoit sept bombes. Quatre s'écrasent au sud-est du parc, une détruit le pont qui reliait les deux îles du grand étang, une s'abat sur la remise à côté de la volière, enfin la septième explose devant l'escalier d'entrée du château, soufflant du même coup les verrières du grand hall. La 2^{ème} DB libère Toussus-le-Noble le 24 août 1944.

C'est un château vieillissant et partiellement endommagé qui est réquisitionné au bénéfice de l'armée de l'air américaine de septembre 1944 à octobre 1945. On pratique quelques réparations d'urgence sur le château mais le parc est laissé à l'abandon. Les bâtiments se dégradent progressivement. Après une remise en état « *de la façon la plus simple et économique comme il est de règle pour des immeubles réquisitionnés* »¹⁷, l'ancien château Landolff sera pourtant considéré comme un lieu de liberté et de luxe par son prochain locataire : le groupe de chasse « Normandie-Niémen ».

¹⁶ Dans les années soixante, monsieur Canaff lui redonnera un visage plus avenant.

¹⁷ Lettre du ministère de l'Air du 29 septembre 1945 à la Direction des installations et travaux de l'Air.

2. Le « Normandie-Niémen »

Le régiment du « Normandie-Niémen » était rentré du front de l'est en juin 1945 et avait été envoyé à la base du Bourget-Dugny. Les conditions d'installation et de travail (trafic civil intense, pistes non adaptées...) sont telles que le moral des personnels s'effondre. Au printemps 1946, la décision est prise de transférer le « Normandie-Niémen » à Toussus-le-Noble et le château Landolff va de nouveau servir de mess. Les hommes qui arrivent ignorent tout du village mais l'opinion est a priori favorable. « *Le bled soit, mais la tranquillité, le calme et plus de caserne* », souligne le colonel Robert Delin, un ancien du « Normandie-Niémen ». En quelques phrases, il évoque l'état d'esprit des occupants du moment et la nouvelle vie du château :

Nous aimions bien le château et son parc de sept hectares (en réalité 5 hectares 7 ares 13 centiares). Ces lieux avaient pour nous un attrait de prédilection. Je ne les décrirai donc pas. Je dirai simplement que nous y étions chez nous.

Pourtant, l'ensemble avait souffert des occupations successives. Le mobilier rococo complété par des meubles de provenances diverses n'avait rien à voir avec le style Louis XV. Cela importait peu pour nous. On constatait bien çà et là des déprédations, en particulier sur les boiseries ; elles furent réparées ultérieurement. Les fauteuils étaient en très mauvais état. J'ai pu constater en 1981, accompagné par mon fils, que le château avait subi en son intérieur, d'agréables modifications. Avec une certaine difficulté, j'ai eu du mal à reconnaître le parc où la Marine a édifié les installations du S.A.M.A.N.¹⁸, du tennis et d'autres bâtiments.

Pour l'entretien de cette grande villa, nous disposions de peu de personnel et encore moins de produits d'entretien. Si ma mémoire est exacte, je crois que deux employées de maison et un cuisinier représentaient le personnel civil affecté au service des officiers. Les hommes de troupe entretenaient les abords de cette belle maison. Le premier étage était destiné aux officiers célibataires, à l'officier de service et aux amis de passage. Ils avaient à leur disposition deux salles de bains.

Le parc paraissait plus vaste en 1946. Un peu laissé à l'abandon pendant la guerre, certaines allées étaient recouvertes d'herbe. Entre les arbres poussaient de nombreux taillis.

Pour nous qui n'avions connu que des villages détruits par l'incendie, les bombardements et le Bourget-Dugny, l'ensemble représentait un paradis bien sympathique. A notre arrivée, il y avait encore des vaches, des cochons, des volailles, des chevaux...

Le commandant Matras aimait, le dimanche, rassembler ses pilotes, jeunes et anciens pour un déjeuner en plein air. Les tables étaient dressées devant l'entrée donnant accès au bar sur une surface herbue. La vodka était le seul apéritif que l'on pouvait distribuer avec générosité mais sans abus. C'était l'occasion de mieux se connaître. Les épouses, les enfants de nos camarades mariés étaient invités. Les célibataires en puissance de mariage, avec timidité, présentaient leurs futures épouses. Le repas se déroulait dans une saine ambiance, pleine de sympathie, de confiance et d'amitié. Après le déjeuner et en attendant les rafraîchissements, on pouvait voir un de « Normandie-Niémen » se promener à cheval dans les allées du parc.

Le « paradis » dura quatorze mois. En juillet 1947, tous les éléments du « Normandie-Niémen » ont rejoint le Maroc.

¹⁸ Service d'approvisionnement en matériel de l'aéronautique navale.

3. L'aéronautique navale

Madame Embiricos est toujours propriétaire du château et on peut penser qu'après cet intermède lié à la guerre, le domaine va retrouver une vie plus conforme à ce qu'elle était auparavant. Toutefois, le passage du « Normandie-Niémen » a laissé à Toussus-le-Noble un ensemble de baraquements à proximité de l'aérodrome et la Marine qui réorganise son service d'approvisionnement pour l'aéronautique cherche un lieu d'implantation en région parisienne pourvu de liaisons aisées avec les bases et les entrepôts. Toussus est choisi provisoirement dans l'attente d'une installation définitive aux Mureaux. Le S.A.M.A.N. arrive le 29 août 1947. Très vite, les avantages de l'aérodrome de Toussus s'imposent et au début de 1948, la décision est prise de laisser le S.A.M.A.N. à Toussus-le-Noble. Il sera intégré dans la Base d'Aéronautique Navale (B.A.N.) le 1^{er} janvier 1982, base qui deviendra le 1^{er} octobre 1999 un Établissement d'Aéronautique Navale (E.A.N.).

Tout naturellement, le château apparaît comme un carré idéal pour les personnels nouvellement arrivés. Dans un premier temps, l'État loue à madame Embiricos le château et la partie la plus à l'est du parc. La propriété connaît une fois de plus une scission comme lors de l'usufruit Landolff mais cette fois, Pénélope Embiricos se réserve également les communs : remise, volière, poulailler, serres. Pour rejoindre la base, les militaires doivent emprunter le petit sentier bordé de charmilles qui conduit jusqu'à la porte piétonne sur la route de Villiers-le-Bâcle. Le pavillon construit en 1942 à proximité du belvédère, qu'on dénomme « le chalet », sert de logement au commandant du S.A.M.A.N.

Avec l'implantation définitive à Toussus-le-Noble, l'État, qui souligne qu'il a déjà procédé depuis octobre 1945 à de nombreuses réparations de toute nature sur le domaine, se déclare acquéreur du château et d'une partie du parc plus vaste que celle louée afin de ménager des dégagements convenables aux abords de la demeure. Madame Embiricos habite désormais chez son gendre à Paris et ne semble pas pressée de vendre ; ses déplacements fréquents sur la Côte d'Azur ou en Amérique ne facilitent pas les négociations. Les pourparlers avec son représentant, monsieur Brasseur, sont longs et délicats. Ils le sont aussi, à la même époque, pour la commune qui désire acheter une parcelle au nord de la propriété pour y construire une école publique. Seule une cession, à titre d'échange, du pavillon des jardiniers au profit de la famille Tronchon se fait assez rapidement en 1950.

Pour l'État, le contrat est signé le 29 décembre 1952. Il stipule qu'un mur de clôture devra être édifié en limite des deux propriétés. Dans la réalité, les travaux n'ont jamais dépassé les soubassements sur quelques dizaines de mètres depuis la route de Villiers-le-Bâcle. Par un second contrat du 26 février 1957, l'État entre en possession du restant des biens de madame Embiricos à Toussus c'est à dire le pavillon du palefrenier, la remise en ruine, les serres, le potager et le jardin d'agrément avec les étangs.

En 1957, rognée au nord par le détachement de trois terrains (l'un pour monsieur Pimont en 1934, le pavillon des jardiniers en 1950 et un terrain pour l'école en 1956) l'ancienne propriété Landolff change donc encore de propriétaire mais surtout de vocation. Tout en poursuivant les nécessaires remises en état d'un domaine meurtri par le temps et les événements, il va falloir l'adapter aux besoins de ses nouveaux maîtres.

La propriété de la Marine

L'évolution du château Landolff, villégiature d'agrément à l'origine, en demeure bourgeoise comme elle l'a été avec la famille Embiricos, était assez naturelle et n'avait pas porté atteinte à l'identité de la propriété.

De ce point de vue, la guerre lui fut fatale. Les réquisitions et les occupations amorçaient un changement de nature auquel les propriétaires ne s'opposèrent pas. Monsieur et madame Embiricos s'étaient progressivement éloignés de Toussus avant 1940 et la cession du pavillon des jardiniers en 1950 brisa la conception originelle du domaine beaucoup plus que l'abandon de la parcelle de terrain vendue à monsieur Pimont en 1934.

Les ventes de 1952 et 1957 pérennisent en droit la transformation, depuis la guerre, de l'ancien château Landolff en un lieu destiné à ne plus voir que des hôtes de passage. Pourtant, depuis un bon demi-siècle, ceux-ci ne semblent pas l'avoir considéré comme un banal lieu d'accueil et de détente.

Des travaux intenses de réparation et de construction débutent dès l'acquisition de l'ensemble du domaine et se poursuivent pendant plus de dix ans jusqu'à la remise en état complète de la propriété. De gros investissements et un entretien permanent viendront, par la suite, améliorer un cadre de vie apprécié de ses occupants.

* * *

Dessin de monsieur Canaff (page ci-contre)

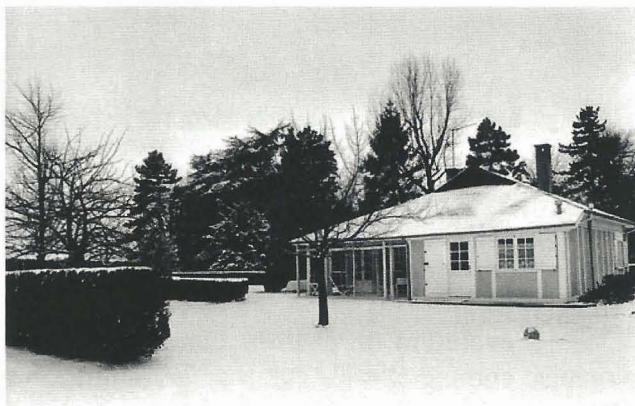
Le plan ci-contre a été établi par monsieur Canaff, employé des Travaux Maritimes, en service à Toussus-le-Noble de 1955 à 1985. Aux dires même de l'auteur, les proportions ne sont pas exactes mais l'essentiel est ailleurs.

Ce plan, à un ou deux éléments près, se veut une représentation de l'état des lieux à son arrivée à Toussus. Il illustre la charnière entre les deux époques majeures de la propriété : domaine de particuliers avant la guerre, domaine d'État ensuite. Il présente encore la structure générale de l'ancienne propriété : château et colonnade de Vénus, remises et serres, les deux étangs avec la pergola, le pavillon du palefrenier, la pagode et la roseraie de monsieur Embiricos. En sont exclues les parcelles du nord détachées de la vente à l'État : maison Pimont, pavillon des jardiniers et école. Mais il indique aussi les premiers signes du changement de statut des lieux : pavillon du commandant du S.A.M.A.N., anciennes douches allemandes (« logements marinettes »), garage officiers, tennis.

Enfin, les impacts des bombes sont notés de même que la séparation virtuelle consécutive à la vente de la première partie du domaine en 1952.

1. Un grand vent de rénovation, 1952-1960

L'arrivée du S.A.M.A.N. à Toussus-le-Noble implique pour l'État de prévoir des logements pour le personnel. Les officiers-mariniers sont d'abord installés dans des baraquements sur la base elle-même. Dans l'ancienne propriété Landolff, le commandant dispose du « chalet » près du belvédère et les officiers, du château.



Le « chalet » près du belvédère (photo SAMAN 1978)

* Les nouvelles constructions

Dès 1950, les anciennes douches allemandes ont été reconverties assez sommairement pour loger le personnel féminin. Quelques chambres conservent d'ailleurs le sol incurvé au centre, vestiges de l'écoulement des douches d'autrefois. En 1953, une aile perpendiculaire est ajoutée, offrant cinq chambres supplémentaires. Mais les premières « marinettes » qui rentrent d'Indochine devront s'accommoder d'un bâtiment qui n'est pas d'un grand confort. La même année, les matelots fabriquent avec des matériaux de récupération un abri pour les véhicules des officiers non loin de la pagode. Il sera supprimé en 1975.



Le bâtiment « Y » (photo BAN 1982)

C'est en 1957, avec l'achat de la dernière parcelle appartenant à madame Embiricos, que la nouvelle vocation du lieu s'imprime clairement dans le paysage par la construction du bâtiment « Y » conçu pour accueillir les officiers-mariniers et les aspirants, puis également, vingt ans plus tard, le personnel féminin officier-marinier.

Construction fonctionnelle sur deux niveaux, située au nord-ouest du parc, le long du petit étang, elle est tournée vers la rue des Frères Farman sur laquelle on ouvre un large portail afin de faciliter les trajets vers le lieu de travail. La pergola au bord de l'étang est

détruite et le chemin piétonnier bordé de tilleuls est prolongé par une passerelle pour aboutir directement au bâtiment « Y ». Les véhicules, quant à eux, disposent d'une allée circulaire qui suit le petit étang. La passerelle a été récemment supprimée et l'étang comblé et recouvert d'une pelouse pour des raisons de sécurité.

* *Le château*

Avant 1952, l'État avait déjà engagé des dépenses pour des réparations urgentes nécessitées par les bombardements de 1944. Après l'achat du château, des investissements plus durables sont entrepris pour adapter les lieux à sa nouvelle destination. Les charpentes et les plâtres des greniers sont consolidés, une salle de bains est rénovée (l'énorme baignoire de grès est éliminée à coups de masse), la seconde est transformée en petite chambre puis en vestiaire, des douches sont créées au deuxième étage et des lavabos seront installés par la suite dans les chambres.



détail de la frise du fumoir (photo G.Sandras)

Les nouveaux locataires se soucient également de la décoration. Vers 1953, une artiste parisienne exécute dans un style assez naïf sur de simples plaques de bois, fixées aux murs de l'ancien fumoir, une vaste peinture retraçant la conquête de l'air. La pièce sert alors de bar et pour faire bonne mesure avec la devise de la cheminée du grand hall, une autre est inscrite au-dessus de la cheminée du fumoir. Dans un latin vivant et moderne, elle vante les bienfaits pour les hommes (et les femmes) de certaines boissons : « *Abundancia cocktailorum laetificat cor hominum (et mulierum)* ». La porte qui donnait sur le jardin est réduite à une fenêtre et le lieu connaît depuis d'autres usages : salle de télévision ou, jusqu'en 1995, salle à manger au service restreint des week-ends, compte tenu de la proximité des cuisines.

Les deux cheminées de l'étage noble reçoivent une nouvelle décoration, remplaçant les tableaux qui les ornaient et dont on n'a aucun témoignage. Dans la salle à manger, un voilier est peint à même le trumeau de bois et, dans le hall, le panneau de la cheminée se couvre d'un entrelacs de fleurs et de feuillages avant d'être remplacé, plus tard, par un panneau présentant divers insignes. Les boiseries délabrées seront refaites à l'identique par le menuisier de la base. Les fenêtres, très endommagées par les bombardements perdent leurs ornements.

La cheminée de la salle à manger (photo P.Boilet)





Le bar du grand hall (photo P.Boilet)

Dans le grand hall d'accueil, la cathèdre et « Desdémone » laissent la place à un bar en boiserie s'intégrant dans le décor de la pièce. Les deux meubles néo-gothiques sont démontés et remisés dans le hangar de menuiserie de la base. Ils y connaîtront un oubli si profond qu'en 1970, lors de la démolition du hangar, ni la cathèdre ni le tableau ne seront retrouvés.

Pourtant, d'une certaine manière, l'héroïne de Shakespeare et de Verdi ne quittera pas totalement le château. Elle est probablement à l'origine d'une rumeur qui, pendant de nombreuses années, alimentera l'imagination des jeunes officiers de passage : une nymphe dénudée serait peinte sur le trumeau de la cheminée du grand hall. Un commandant – dont le nom n'est pas passé à la postérité et d'une humeur forcément prude et fâcheuse – aurait ordonné de cacher cette charmante vision par l'austère panneau de bois actuel. L'envie fut forte d'aller y voir et il fallut périodiquement réprimer de fougueuses intentions jusqu'au jour, pas très ancien, où le panneau fut momentanément déposé et laissa voir... un autre panneau de bois !



La cheminée du grand hall
(Photo J.Guermeur)

Les dégâts dus à la guerre sont également réparés plus sérieusement. Les rambardes de l'escalier en pierre de l'entrée principale, durement touchées en 1944, sont reconstituées mais la marquise, réduite à sa carcasse métallique est supprimée.

Les deux têtes de lion qui la soutenaient, comme celles placées au bas de l'escalier de la terrasse, faillirent connaître un sort funeste. Le commandant du SAMAN les condamne à la destruction : « *L'Armée, dit-il, n'étant plus la force principale de l'État, le lion, symbole de force, n'a pas sa place à cet endroit* ». Monsieur Canaff ne peut s'y résoudre et avec ses aides, il relègue prudemment les lions dans les buissons qui entourent la pagode. Ils attendront là quatre à cinq ans leur retour en grâce lors du grand ravalement du château. Depuis ils ornent le « tapis vert ». Les vasques autrefois posées sur les têtes des lions de la terrasse sont mises au pied du bassin de la colonnade de Vénus, déesse qui retrouve un visage décent sous la truelle de monsieur Canaff.



De gauche à droite, matelot Faure (assis), Marcel Ynard (cuisinier) Pierre Canaff ; au premier plan, les deux aides de monsieur Canaff parmi les têtes de lion remisées dans un massif. La pagode est visible à l'arrière-plan. (coll.P.Canaff)



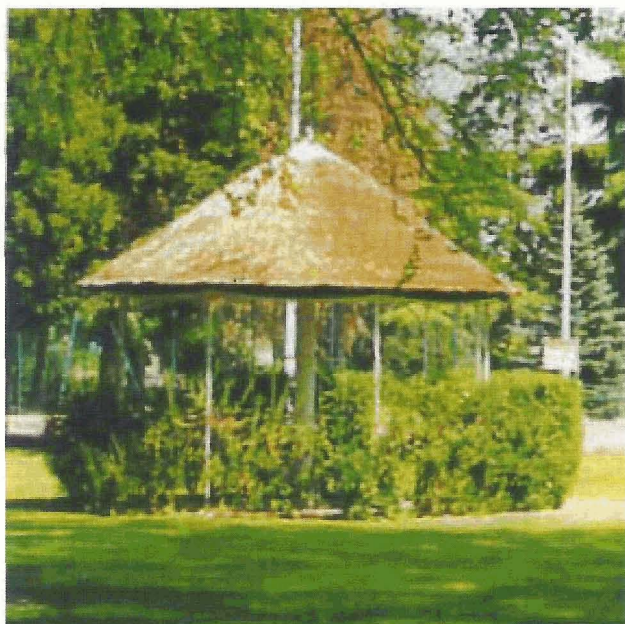
(photo SAMAN 1979)

On voit ici les vasques et une tête de lion (au pied du sapin) à leurs nouveaux emplacements.

* *Le parc*

Comme le remarquait le colonel Delin en 1946, le parc n'était plus entretenu. En 1956, les premiers soins consistent à effacer les traces des bombardements. Parc et communs sont nettoyés de tout ce qui est inutile ou endommagé. « *On balançait tous les détritrus dans le*

puits ! » indique monsieur Canaff, puits reconverti en bac à fleurs au début des années soixante-dix. Disparaissent la grande volière adossée au pigeonnier, les restes de la grande serre du côté sud, le poulailler caché dans le bosquet. Seule la structure métallique de la petite volière qui se trouvait au centre du poulailler servira, avec un vieux mât de signalisation de la base, à la fabrication, en 1965, du kiosque qui se trouve encore aujourd'hui près de la roseraie.



Kiosque fabriqué avec l'ancienne volière du poulailler.
(photo C.Paulic 1998)

Jusqu'en 1959, les pelouses sont coupées à la faux par les matelots et les premières plantations sont effectuées autour du grand étang. À ce propos, il faut souligner l'action de certains officiers notamment celle d'un commissaire qui consacra beaucoup de son temps libre, soirs et week-ends, à défricher, à retourner la terre et à replanter le parc de 1957 à 1959.

En 1956, une entreprise spécialisée installe des courts de tennis, réalisés à l'origine en terre battue. Ils sont situés le long de la façade ouest, en limite de la partie du parc qui, à ce moment-là, appartient toujours à madame Embiricos. Cette dernière loue d'ailleurs la villa Landolff à des officiers de la base. Bien que la séparation soit virtuelle, elle fut à peu près respectée par le personnel résidant dans le reste de la propriété.

2. Le grand ravalement, 1960-1970

Le début des années soixante voit un immense chantier prendre possession de l'ancienne propriété Landolff. Les travaux de ravalement du château sont menés parallèlement à la restauration des communs et à une reprise importante du parc.

** Le château*

Le ravalement du château lui fait perdre son aspect originel. Le bâtiment est en mauvais état du fait du temps et des conditions d'existence des vingt dernières années. Une remise en état à l'identique n'est pas envisagée – elle serait trop coûteuse et le but recherché n'est pas la préservation d'un patrimoine pas très ancien mais la conservation d'un immeuble qui doit rendre des services bien précis : être un lieu de détente, de restauration et de repos pour le personnel officier de la base de Toussus-le-Noble. L'entreprise retenue pour les travaux effectue donc un ravalement complet mais à l'économie et l'aspect extérieur du château va s'en trouver épuré. (voir photos pages 48 et 49)

Les verrières du grand hall avaient été fortement endommagées par la bombe qui avait explosé devant l'entrée principale, du moins les deux verrières principales. Des vitraux d'origine, seuls demeurent encore aujourd'hui l'entourage de la verrière à l'est et le haut de celle à l'ouest. Le reste est en verre blanc.

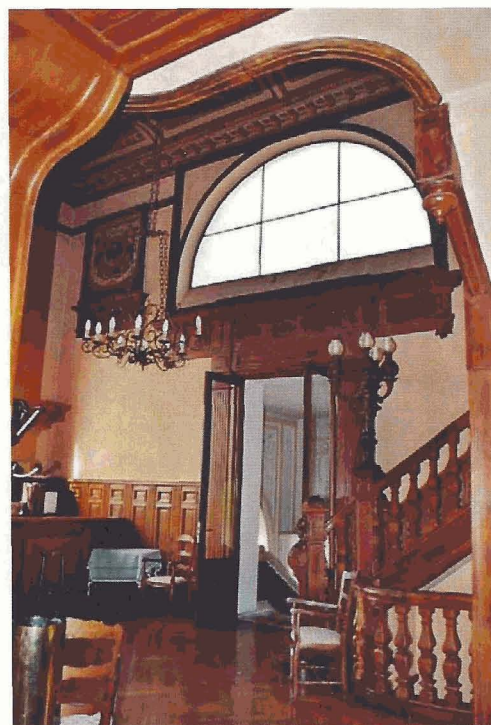


Hall : reste d'un vitrail de l'époque Landolff (photo G.Sandras)

Hall, état actuel
(photo P.Boilet)

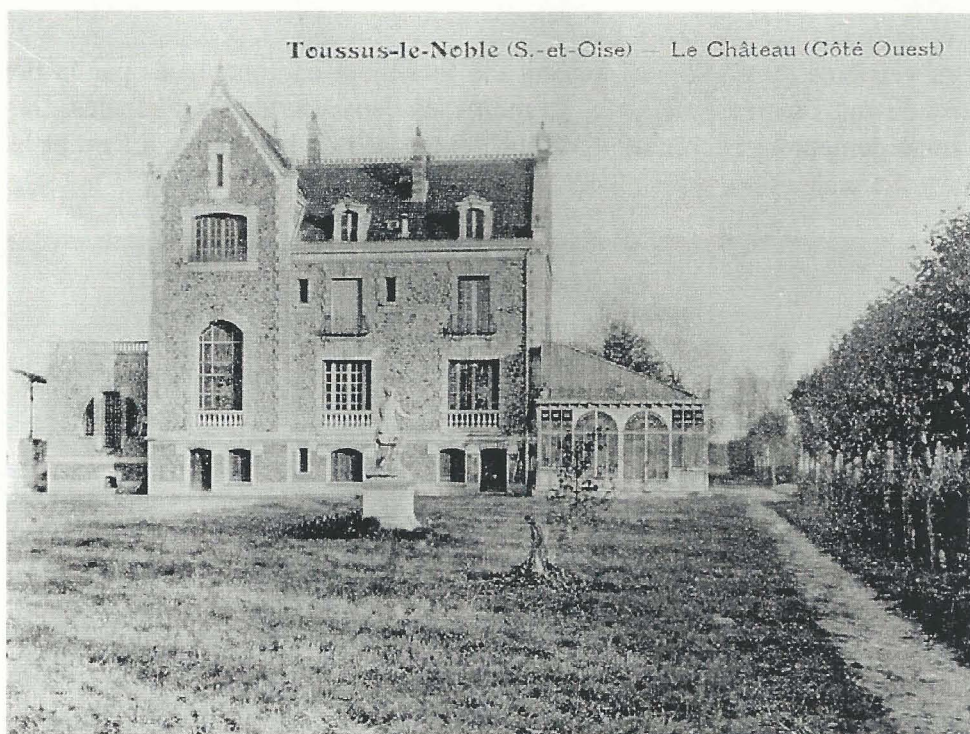


Cependant, la verrière en demi-lune située au-dessus du vestibule était presque intacte. Négligence ou désintérêt des responsables de l'époque : les vitraux de la scène de labours qui ornaient la demi-lune sont déposés, emportés par l'entreprise et disparaissent, perdus à jamais pour le château. La baie est désormais en verre ordinaire. L'énorme lustre en cristal récupéré en 1957 par madame Embiricos est remplacé par un lustre en métal plus modeste.

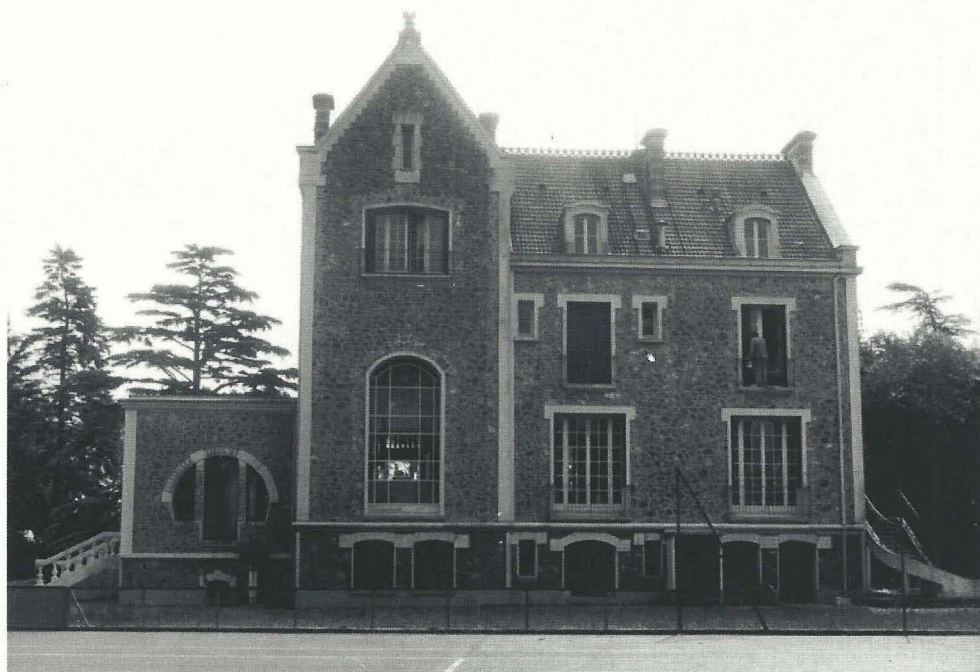


Hall : verrière demi-lune où se trouvait le vitrail représentant une scène de labours (photo G.Sandras)

Enfin, le vieux chauffage d'origine est remplacé dans tout le château.



Le château vu du côté ouest, époque Landolff (coll.P.Créach)



Le château vu du côté ouest. À gauche, la porte du fumoir est devenue une fenêtre ; à droite, la véranda est démolie et laisse voir l'escalier du jardin d'hiver. (photo SAMAN 1969)

Le jardin d'hiver, laissé à l'abandon, prend l'eau de toutes parts ; on démonte la structure métallique pour ravalé le pignon. L'escalier, le bassin et le sol en mosaïque disparaîtront en 1976.



Le château vu du côté est, époque Embiricos (coll. P.Créach)

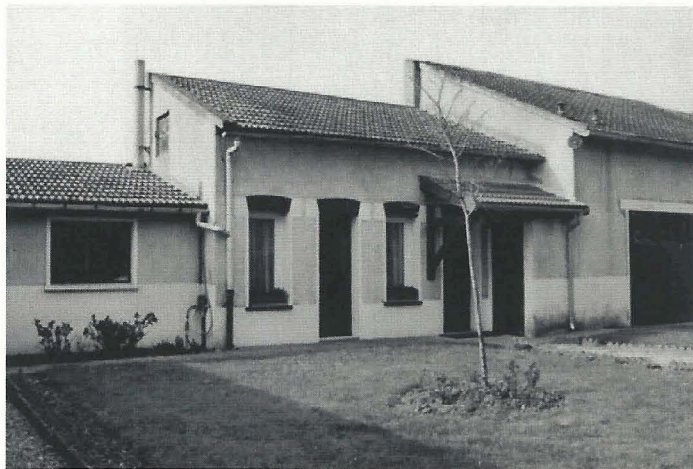


Le château vu du côté est. (photographie prise le 14 avril 1967, coll.P.Canaff)

Les encadrements des ouvertures dont les harpes n'étaient déjà pas en pierre mais en béton, sont tout simplement enduits en blanc. Les chaînes d'angles sont traitées de la même manière et les boules qui décoraient leurs sommets ne sont pas remplacées. Les fenêtres perdent leurs balustres de pierre au profit de grilles d'appui métalliques. La corniche à modillons le long des toitures n'est pas restaurée, pas plus que la galerie de pierre qui courrait autour du toit en terrasse du vestibule. Les toitures des lucarnes sont simplifiées.

** Les communs*

La remise avait reçu une bombe en août 1944 et le bâtiment avait juste été consolidé pour y abriter quelques chevaux et vaches qui avaient participé à l'agrément des pilotes du « Normandie-Niemen ». Elle est reconstruite en 1961.



Anciens communs reconstruits (photo P.Boilet)

L'étable et l'écurie laissent la place à un logement pour le jardinier, attenant à deux garages fermés, une buanderie et un séchoir. Le potager et les serres de monsieur Embiricos sont maintenus. En 1975, la vieille chaufferie enterrée est remplacée par une nouvelle, installée dans la remise, pour alimenter les serres et le logement du jardinier.



Intérieur des serres en 1969 (photo SAMAN)



Les serres en 2003 (photo P.Boilet)

Jusqu'en 1962-63, l'alimentation en eau du château Landolff est assurée par le réseau communal. La commune désire construire un château d'eau et demande une participation financière à Aéroports de Paris et à la Marine. L'un et l'autre cherchent alors une solution indépendante. C'est ainsi qu'un puits de soixante-dix mètres de profondeur est creusé en un temps record à côté de la remise. Relié à une citerne, il permettait d'alimenter toute la propriété. Il est aujourd'hui inutilisé¹⁹.

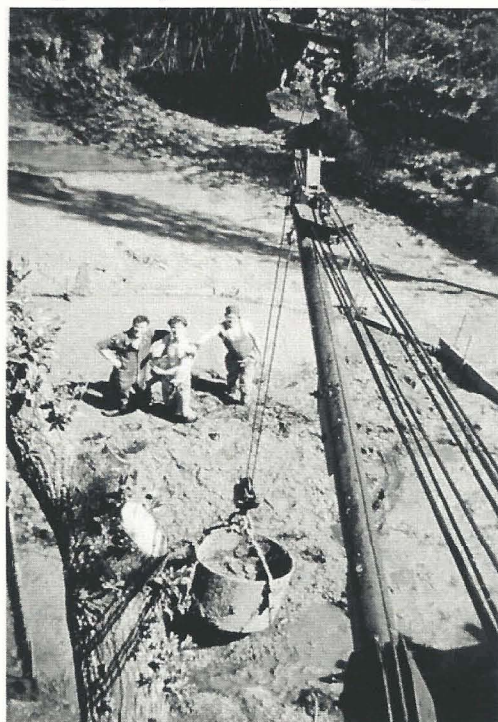
¹⁹ De son côté, ADP construit le château d'eau qui se trouve toujours sur l'aérodrome.

* Le parc

De 1960 à 1963, des travaux de défrichage et de terrassement redonnent progressivement au parc une allure soignée. C'est à cette époque que la zone située le long de la route de Villiers-le-Bâcle est massivement replantée.



Curage des étangs en 1962 (photos.P.Canaff)



En 1962, les deux étangs, profonds d'environ deux mètres, sont vidangés et curés : quelques fragments de porcelaines chinoises sont récupérés dans la vase²⁰.

Monsieur Canaff consolide les parois maçonnées tout autour des étangs, il répare le pont détruit entre les îles et en

fabrique un troisième, en ciment armé comme ceux d'origine dans le même style de faux branchages. Enfin, sur l'île où se trouvait la gloriette de madame Landolff, il installe un abri pour les canards.

Le belvédère a également besoin d'entretien. Il s'agit même de soins récurrents : la terrasse pose de gros problèmes d'étanchéité en raison d'une poutraison métallique, très courante au début du XX^{ème} siècle mais qui se dilate en été. Le plafond voûté doit être constamment refait et les murs ont tendance à s'écarter. Par ailleurs, le sol argileux renforce les soucis de cette partie du parc. D'après les experts consultés à l'époque, il existe à cet endroit une nappe phréatique peu profonde et mouvante, inondant périodiquement les communs du pavillon proche du belvédère. La solidité du belvédère est toujours d'actualité.

Monsieur Canaff garde de cette période le souvenir de travaux incessants, de toutes sortes, partout à la fois. Malheureusement, c'est aussi en 1960 que le parc perd sa pagode. Les élèves officiers pour tuer le temps des monotones week-ends nobeltussois décident de déplacer la pagode. Ils la démontent mais n'ayant pris aucun repère, ils sont incapables de la remonter et les morceaux sont portés à la décharge.

²⁰ Ils sont exposés aujourd'hui dans un salon du château.

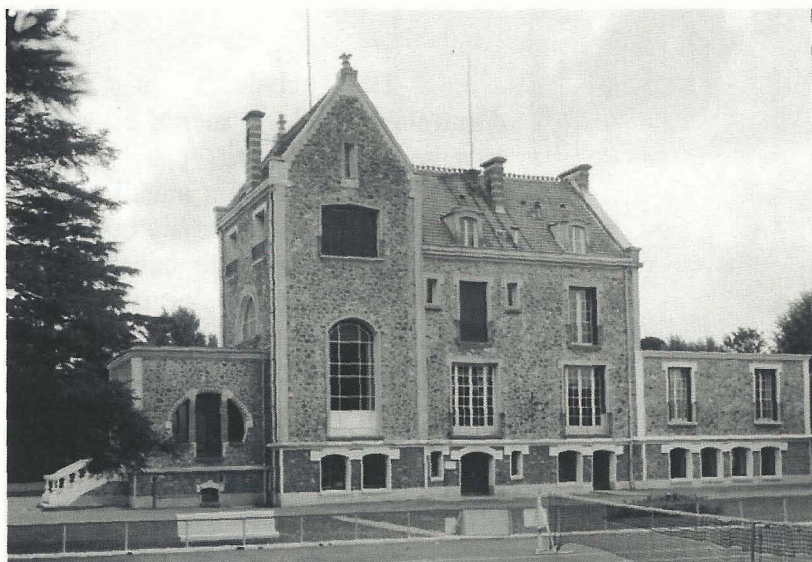
** La villa Landolff*

Le commandant du S.A.M.A.N. occupe jusqu'en 1957 le chalet près du belvédère. Il est ensuite logé dans la « villa Landolff » et on affecte le chalet au commandant en second. La « villa Landolff » n'est pas aussi délabrée que le château. La famille Embiricos y avait réalisé de solides aménagements et assuré un entretien régulier. Pourtant, les premiers occupants ressentent de mauvaises odeurs persistantes dans le séjour : la fosse à purin de l'ancienne écurie Landolff, disparue depuis plusieurs décennies n'avait pas été correctement vidangée. La maison bénéficie ensuite de la vague d'améliorations qui déferle sur l'ensemble du domaine : isolation de l'ancienne salle d'armes Landolff, très humide ; modification d'une cheminée au tirage défectueux ; réfection du plafond de l'ancienne salle de billard qui révèle un premier plafond à caissons peint en trompe l'œil, probablement masqué du temps des Embiricos ; transformation de l'ancien garage en cellier.

3. Nouveaux échoux et restaurations, 1970-2000

Au début des années soixante-dix, on peut considérer que les traces de vétusté ou de traumatismes dus à la guerre sont effacées mais l'ancienne propriété Landolff a beaucoup perdu de son caractère d'origine. Les trois décennies suivantes ne verront peut-être plus une activité aussi intense mais elles seront marquées par de nouvelles constructions et des restaurations plus soucieuses du patrimoine, tout en améliorant le cadre de vie du personnel de la Marine.

** Le château s'agrandit*



Aile nouvelle du château de Toussus-le-Noble (photo SAMAN, 1978)

Depuis 1962, le jardin d'hiver est resté à ciel ouvert²¹. Il laisse place en 1976 à une extension sur deux niveaux. Cet agrandissement est conçu dans un souci de continuité esthétique avec le bâtiment existant. Les proportions, les formes des ouvertures sont reprises. Le nouveau toit en terrasse répond à celui du vestibule d'entrée ; l'absence de balustrade de pierre comme autrefois au-dessus du vestibule accentue toutefois la sévérité des volumes.

²¹ La rambarde en fer forgé du balcon du jardin d'hiver va connaître le même sort que la cathédre et le tableau néo-gothiques, après avoir été déposée et remise près des jardins, elle disparaît.

Contrairement à l'ancienne véranda Landolff, la façade côté tennis est dans le strict prolongement du mur du château alors que de l'autre côté, se poursuivant sur la totalité de l'emprise au sol des pièces en rez-de-jardin, la nouvelle construction englobe et ferme l'extrémité de la terrasse.



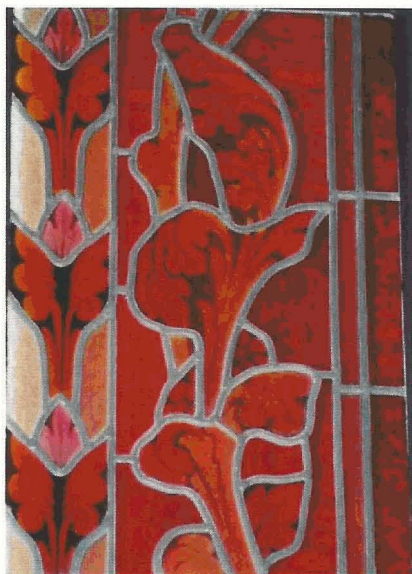
Vue de l'extension du château côté est (photo BAN 22.04.1996)

La salle à manger des officiers subalternes occupe le niveau inférieur et l'étage offre une salle de réception ; les deux pièces communiquent par un escalier en angle.

Salle de réception dans la nouvelle aile (photo P.Boilet)



Des deux portes-fenêtres qui donnaient autrefois sur le balcon du jardin d'hiver, une seule conserve ses anciens vitraux aux dragons (page 21).



La seconde est fermée en une vitrine dans le nouveau salon ; dans la salle à manger, un panneau décoratif est réalisé à partir de vitraux en grisaille représentant des feuillages, peut-être les ultimes vestiges des fenêtres de la pièce voisine, l'ancien salon Landolff.

détail du feuillage en grisaille (photo G.Sandras)

Au centre, le blason du SAMAN est l'œuvre de l'officier-marinier Jean-Louis Perraudin.

En même temps, le rez-de-jardin subit de profondes modifications. L'ancienne lingerie des Embiricos qui servait jusque là de chambre pour le maître d'hôtel est équipée de douches et de lavabos – on en profite d'ailleurs pour rénover toutes les autres salles d'eau du château. Hormis l'ancien fumoir, tout l'espace de l'office, de l'ancienne cuisine et des réserves est entièrement réaménagé afin d'adjoindre aux nouvelles cuisines des chambres froides, un bureau et la nouvelle chambre du maître d'hôtel. Le monte-plats vers la salle à manger de l'étage est alors déplacé dans la cloison mitoyenne avec le petit salon ; finalement supprimé dans les années quatre-vingt-dix, l'emplacement sert aujourd'hui de range-serviettes. Toutes ces pièces de service feront l'objet d'une remise aux normes d'hygiène et de sécurité en 2000.



Ancienne porte-fenêtre de la véranda réduite à un panneau décoratif (photo G.Sandras)

* L'Ermitage



L'Ermitage le 19.08.1993 (photo BAN)

Il comprend au rez-de-chaussée des chambres doubles et à l'étage des chambres individuelles.

Quelques années après, en 1995, le bâtiment des « marinettes », vétuste et insalubre est détruit.

L'Ermitage en 1998 (photo C.Paulic)



Le 20 septembre 1993 a lieu l'inauguration d'une nouvelle construction, l'Ermitage, pour loger le personnel officier de la base – les modes de vie et de travail ont multiplié les célibataires géographiques et le vieux bâtiment des « marinettes » doit être remplacé. Le bois est ici largement utilisé et l'Ermitage, implanté dans une zone fortement reboisée trente ans auparavant s'intègre sans heurt dans le paysage.

** Les restaurations intérieures*

Dans le même temps, des restaurations importantes ont porté sur la décoration intérieure du château. En 1988, les peintures du plafond du grand hall et des panneaux muraux retrouvent la fraîcheur des couleurs qu'avaient pu admirer les hôtes des époux Landolff (photos page 17).



Ancien salon avant restauration (photo J Guermeur)

Quatre ans plus tard, c'est au tour de l'ancien salon qui, depuis 1947, a servi de salon, de salle de billard, de salle à manger officielle ou restreinte aux week-ends et qui aujourd'hui est la salle à manger officielle réservée au commandant de la base.

Au cours des travaux de restauration, on découvre l'existence de dorures sous les peintures grises. La décision est prise de redonner à la pièce son état d'origine.



Ancien salon après la restauration de 1992 (photo J. Guermeur)



Outre ces deux chantiers majeurs, le château connaît un entretien régulier qui aboutit parfois à de nouveaux aménagements. C'est ainsi que lors de la restauration de l'escalier qui descend à l'ancien fumoir²² (des recoupes découvertes à cette occasion laissent penser qu'il n'a pas été conçu à l'origine pour cet endroit), les murs du petit dégagement sont recouverts de boiseries, prolongeant ainsi l'ambiance du grand hall situé juste au-dessus.

²² Le fumoir vient de recevoir en 2004 un plafond à caissons en bois.

À l'autre bout du parc, la villa du commandant bénéficie elle aussi d'une amélioration de son équipement : réfection d'un escalier, de la cuisine (1976), implantation d'un barbecue (1980), création d'une véranda (1985).

Véranda de la « villa Landolff » (photo P.Canaff 1985)



Barbecue de la « villa Landolff » (photo P.Boilet)

À la fin des années quatre-vingt-dix, la maison fait l'objet, par une société extérieure, d'une révision de la poutraison et voit son pignon sud, très typique, solidifié par des poutres métalliques que le menuisier de la base habillera de bois. Il faut souligner ici la maîtrise d'art des ouvriers d'État quels que soient les corps de métiers.



État de délabrement du pignon sud (photo EAN)



Balustrade en cours de restauration (photo EAN)

4. Tempête sur Toussus-le-Noble, décembre 1999

La guerre et l'adaptation aux besoins en logements de la Marine ont profondément modifié l'aspect du parc Landolff, même si l'impact des derniers changements (construction de « l'Ermitage » et démolition des « marinettes ») a été plutôt bénéfique. D'autres aménagements, plus modestes, ont continué, pendant les trente dernières années, à effacer la conception originelle du parc.

Ainsi, en 1981, un second barbecue est installé à la place des réserves à charbon auprès du petit bassin à cascade proche du château ; l'alimentation en eau de la cascade est arrêtée en 1991 et le bassin, transformé en rocaille fleurie. À la fin des années quatre-vingt-dix, on comble totalement l'étang devant le bâtiment « Y » : la passerelle qui l'enjambait s'étant révélée, paradoxalement pour certains pieds marins, un obstacle à son franchissement en toute sécurité... À l'entrée de l'ancien chemin piétonnier, quelques tilleuls témoignent encore du passé Landolff et de l'allée qui menait à la pergola au bord de l'étang.

Mais le plus récent bouleversement n'est pas le fruit de l'homme, il intervient à Noël 1999 avec la tornade qui traversa la France. Le parc offre brutalement un visage inconnu et désolant aux plus fidèles de ses usagers.



Certes déjà en 1982, l'arbre le plus haut de Toussus-le-Noble, un gigantesque séquoia dressé près du petit étang avait été foudroyé et on avait dû, peu après, abattre le saule pleureur voisin – perte dérisoire en regard du chaos qui régnait dans l'ensemble du parc au matin du 26 décembre 1999.

Après la tempête de Noël 1999 (photos P.Boilet)

Arbres cassés à mi-hauteur comme des fleurs maladroitement cueillies et abandonnées par un jeune enfant, arbres déracinés bousculant les berges de l'étang, retournant sur le toit la niche de ciment armé, blessant dans leur chute les arbres encore debout... une quarantaine d'entre eux sont perdus.





Le parc au lendemain de la tempête de décembre 1999 (photos P.Boilet)



Le château fut aussi touché par la tornade : ici la toiture dont la charpente, malmenée et vieillissante, dut être reprise sérieusement en 2003 ; d'importants dégâts ont affecté également la salle de réception située dans l'extension de 1976.

Les hommes se remettent au travail pour effacer ce dernier outrage. On nettoie, on répare, on replante. Et c'est maintenant la découverte d'un parc, plus aéré mais dont le charme n'est pas mort, proposant de nouvelles perspectives autrefois masquées par la végétation.



Un héron cendré vient régulièrement tenir compagnie aux canards de l'étang (photo G.Sandras 2004)

Cependant, un autre témoin du passé disparaît à son tour : les anciens arceaux métalliques de la roseraie de monsieur Embiricos sont en trop mauvais état pour être conservés.



C'est une nouvelle roseraie, pergola tout en bois, qui agrmente désormais la pelouse au côté du kiosque. Elle n'a plus tout à fait la même forme que la roseraie de monsieur Embiricos.

Du milieu de l'allée principale située à l'emplacement de l'ancienne roseraie part une seconde allée en direction du sud, perpendiculaire à la première pour former un « T ».

10 juillet 2001 : la toute nouvelle roseraie (photos EAN)



La région ne manque pas de villégiatures semblables au château Landolff. Multiples illustrations d'une époque, chaque demeure est cependant unique car reflet de ses propriétaires.

Les époux Landolff ont conçu leur villa pour affirmer leur réussite sociale. Ils y ont mis tout ce qui paraissait exprimer l'opulence à ce moment là : boiseries et vitraux à profusion, évocation romantique d'un néo-gothique de lances et d'armures côtoyant des décors imitant le XVIII^{ème} siècle, référence à l'Art Nouveau dont c'est l'apogée dans l'architecture et les multiples rappels de la nature, jardin d'hiver et exotisme des palmiers, incontournable bassin au jet d'eau et statues « royales »...abondance hétéroclite somme toute assez conventionnelle pour l'époque s'ils ne l'avaient signée par un décor de peintures dédiées aux arts, soulignant ainsi leur appartenance au monde pour lequel ils œuvraient.

Depuis plus de cent ans, malgré les modifications voulues par les hommes ou imposées par les circonstances, le château Landolff et son parc gardent les traces de leur origine. Beaucoup de leurs hôtes bien que temporaires sont sensibles à l'ambiance qui s'en dégage. Contrairement à ces demeures qui, devenues trop vastes et trop onéreuses pour des particuliers, sont aujourd'hui dénaturées dans leur aspect comme dans leur finalité sous la responsabilité d'institutions tant publiques que privées, le château de Toussus-le-Noble n'a pas perdu son âme et n'est pas devenu un simple cadre ordinaire accueillant une nouvelle activité.

Avec l'achat par l'État, il y a bien eu renaissance d'un lieu oublié et meurtri – renaissance qui a touché autant le bâtiment dont l'aspect a changé que le parc doté de nouvelles « fabriques » de bonne taille. Ce n'est plus la propriété Landolff, ce n'est plus la propriété Embiricos, ce n'est même plus la propriété de la Marine des premiers temps, explosant en une fête mémorable pour recevoir Alain Bombard ou résonant des cris des joyeuses et dynamiques progénitures de certains commandants logés sur place qui usaient du parc comme d'un terrain de découvertes.

Mais est-ce la qualité des traces du passé et l'intérêt que certains y portent, est-ce la communauté d'esprit et de culture des derniers hôtes qui se succèdent depuis 1947, est-ce l'investissement des « jardiniers d'après le service » comme du personnel d'entretien, est-ce l'épicurisme bienveillant de ceux qui goûtent simplement l'agrément du lieu, le charme se poursuit, entretenu par tous ces hommes et femmes, civils et militaires dont la passion perce dans l'anecdote qu'ils vous confient comme dans la question qu'ils vous posent, avides d'en connaître plus sur leur « maison ». Successifs gardiens de fait, ils y ont laissé ou ils y laisseront un peu d'eux-mêmes, attachés à ce lieu familial qu'on ne quitte jamais sans quelques regrets.

Souhaitons que l'avenir accorde toujours au château Landolff, la présence d'hommes capables de l'apprécier et soucieux de lui garder sa qualité.

*
* *

ANNEXES

annexe 1 : Les verrières du grand hall
annexe 2 : La statuaire du parc Landolff
annexe 3 : Plans
annexe 4 : Recueil d'images

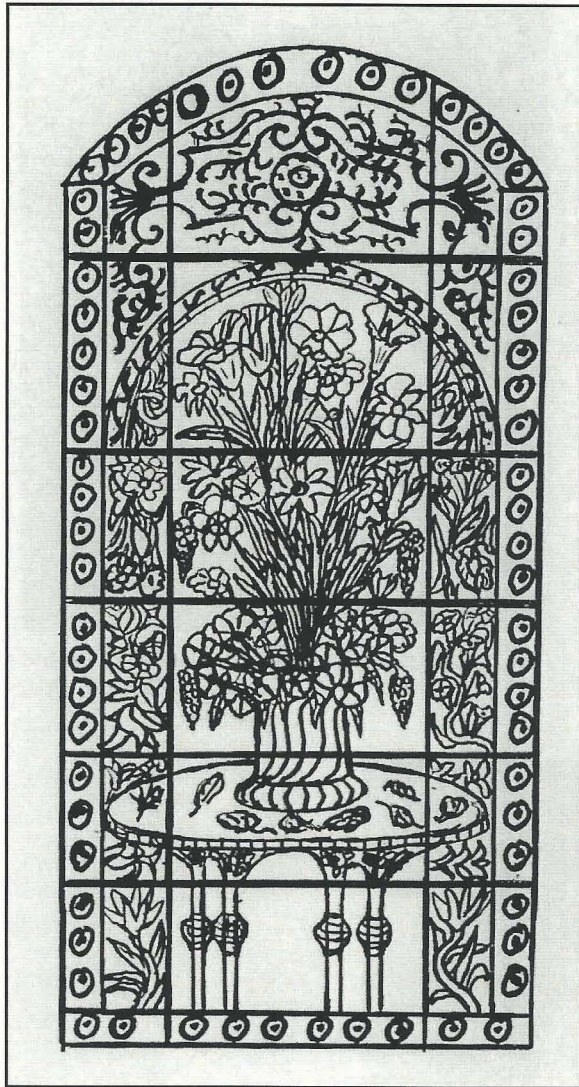
page 63
page 64
page 70
page 74



Vue aérienne de l'ancienne propriété Landolff (photo BAN 1990)

ANNEXE 1:

VERRIÈRES DU GRAND HALL



Verrière côté est, vers la colonnade de Vénus



Verrière côté ouest, vers les tennis

Essai de reconstitution de l'aspect des deux verrières « est » et « ouest » du grand hall du château Landolff, réalisé par monsieur Claude Paulic à partir des agrandissements photographiques de cartes postales anciennes.

*
* *

DIANE CHASSERESSE d'après G. COUSTOU
Statue en fonte blanchie de Jean-Jacques Ducel



Planche du catalogue Ducel



Diane dans le parc de Toussus-le-Noble
(photo G.Sandras, 2004)



Diane dans le parc de Valençay (photo G.Sandras, 2004)

ANNEXE 2 :

*LA STATUAIRE DU PARC LANDOLFF :
DIANE CHASSERESSE, HAMADRYADE et FLORE*

Au cours de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, la reproduction d'œuvres d'art, initialement en marbre, par le procédé de fonderie connut un grand succès en raison de son coût. Monsieur et madame Landolff eurent recours à la fonte blanchie pour les trois statues du parc de leur villégiature de Toussus-le-Noble : Diane chasseresse (qui y est toujours), une hamadryade et Flore (qui ont disparu lors de la dernière guerre). Leur choix – la chasse et la nature – était en parfaite harmonie avec une maison de campagne, le thème de la nature étant repris également dans la décoration intérieure du château.

Les statues du parc de Toussus-le-Noble ont pu être identifiées avec la collaboration de l'Association pour la Sauvegarde et la Promotion des Œuvres d'Art de la Fonderie J-J Ducel grâce au catalogue destiné aux représentants commerciaux de l'usine qui contient plus de douze mille modèles.

Il s'agit de reproductions de trois statues qui ont orné les jardins de Marly. Ces jardins qui ont contenu une centaine de statues et plusieurs dizaines de vases et de bustes, ont été imités dans toutes les cours européennes mais aussi chez nombre de particuliers, toutes proportions gardées. Sous Louis XV, la statuaire de Marly fut transportée en partie aux Tuileries et à la Révolution, de nombreuses œuvres furent dispersées dans les villes de France ou ont été vendues.

DIANE CHASSERESSE

*ou Diane à la biche
ou Diane de Versailles*

La Diane à la biche de Marly a été réalisée par Guillaume Coustou²³ (1677-1746) en 1711 d'après une statue antique de Versailles. Un bronze identique fondu par les Keller en 1684 pour Marly orne depuis 1813 la fontaine de Thomas Francine, entourée des chiens et têtes de cerfs sculptés par Pierre Biard et placée dans le jardin de Diane à Fontainebleau. Ce bronze remplaçait un premier bronze copié de l'antique par Barthélemy Prieur en 1601 et qui a rejoint les œuvres du Primatice dans la galerie aux Cerfs.

Outre celle de Toussus-le-Noble, trois Dianes chasseresses réalisées par la fonderie J-J Ducel ont été localisées au château de Valençay (Indre), à Raon-l'Étape (Vosges) et à Vivario (Haute Corse).

²³ Guillaume Coustou est l'auteur des chevaux de Marly, frère de Nicolas Coustou qui réalisa les Méléagre de Marly ; les deux étaient les neveux, élèves et collaborateurs d'Antoine Coysevox.

HAMADRYADE d'après COYSEVOX
Statue en fonte blanchie de Jean-Jacques Ducl



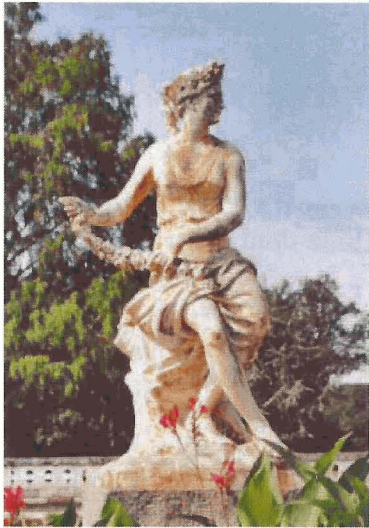
Parc de Valençay
(photos G.Sandras, 2004)



Catalogue J-J. DUCCEL



FLORE d'après COYSEVOX
Statue en fonte blanchie de Jean-Jacques Ducl



Parc de Valençay
(photos G.Sandras, 2004)



Catalogue J-J. DUCCEL

HAMADRYADE et FLORE

Les statues originales sont d'Antoine Coysevox (1640-1720), le plus important sculpteur de Louis XIV, et ont été réalisées pour Marly.

Elles sont conçues de la même manière : le personnage principal est assis avec, selon le vœu du roi, un enfant, placé à l'arrière. Un faune jouant de la flûte dont une reproduction est visible à Marly présente la même composition et faisait partie de la même commande.

Flore, épouse de Zéphyr est la déesse des fleurs et son culte par les Anciens est lié au printemps. L'hamadryade est une nymphe qui naissait et mourrait avec l'arbre sous l'écorce duquel elle demeurait, en général des chênes, elle était reconnaissante pour ceux qui protégeaient les arbres mais punissait sévèrement ceux qui s'y attaquaient.

Dans les réalisations de la fonderie J-J Ducel, ces deux statues vont toujours de paire. On les retrouve à nouveau au château de Valençay (Indre), dans une propriété privée de Cérelles (Indre et Loir) et une troisième serait en Suisse.



Marly 2004, reproduction en poudre de plâtre et résine du faune de Coysevox (photo G.Sandras)

Les statues de fonte blanchie de J-J Ducel à Toussus-le-Noble

Diane chasserresse ou Diane à la biche, appelée aussi parfois Diane de Versailles correspond au numéro 9847, planche 182 du catalogue Ducel ; Flore (ou Amour) correspond au numéro 11932, planche 424 et l'hamadryade au numéro 11699, planche 424 du catalogue Ducel). Les socles correspondent au modèle n° 9137B de la planche 205.

Le cartouche qui figure sur le socle de l'unique statue encore présente à Toussus-le-Noble porte la mention « J-J Ducel Maître de Forges Paris ». Il semble pourtant, compte tenu de la date de réalisation du parc Landolff, que les trois statues ont été commandées à la fonderie d'art du Val d'Osne en Haute Marne ; cette entreprise avait repris les moules de la fonderie d'art J-J.Ducel après la fermeture de cette dernière et ne changeait pas toujours le cartouche – à moins que les statues de Toussus n'aient été des achats d'occasion, ce qui exista.

LA FONDERIE D'ART Jean-Jacques DUCEL à POCÉ-SUR-CISSE

La fonderie d'art de Jean-Jacques Ducel se trouvait à Pocé-sur-Cisse en Indre et Loire. Le domaine de Pocé, châtelainie depuis le XII^{ème} siècle, est vendu en 1796 comme bien national à un maître de forges. L'usine qui se trouvait sous la terrasse et dans le parc devant le château est ensuite acquise par messieurs Ducel et Viry en 1829. Viry meurt en 1843 et J-J Ducel père, peu de temps après. C'est donc son fils, également prénommé Jean-Jacques, qui va développer à partir de 1853 une fonderie d'objets d'art occupant cinq cents ouvriers. C'était la plus importante fonderie d'art en France. Le minerai était extrait de Touraine et du Berry, les forêts voisines fournissaient le bois et la Loire servait au transport tant des pièces fondues que plus tard du minerai de Commentry et du coke. L'usine ferme à la mort de J-J Ducel fils, en 1877. Les modèles sont alors achetés par la fonderie d'art du Val d'Osne en Haute Marne qui parfois utilise encore le cartouche « J-J.Ducel ».

Les maîtres de forges Ducel possédaient un magasin au 26 faubourg Poissonnière à Paris qui était aussi le siège de l'entreprise. Leur production fut très variée (fontaines, statues, calvaires, vases, corbeilles...) et appréciée par une clientèle nationale et internationale importante : de nombreuses œuvres de Ducel se trouvent actuellement dans plusieurs états européens, aux États-Unis et en Amérique latine.

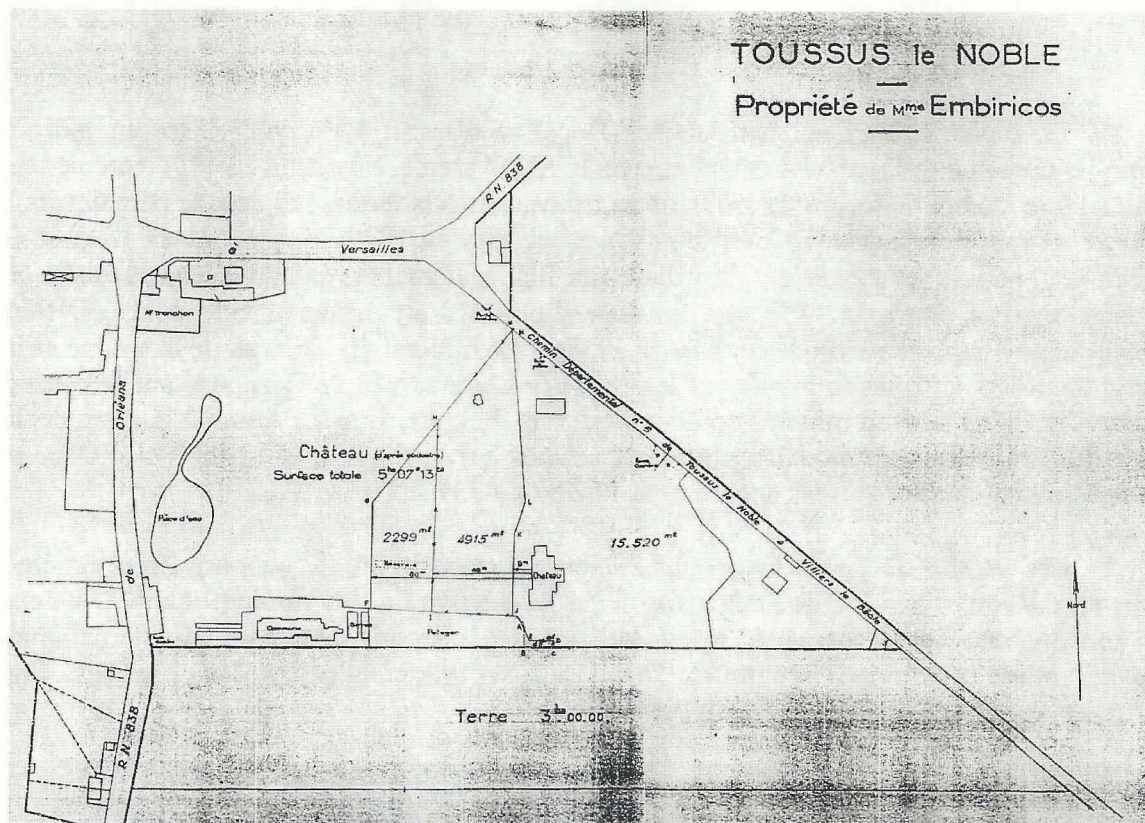


Le château de Pocé-sur-Cisse et la terrasse qui abritait l'usine (coll. Mme Gosset 2003)

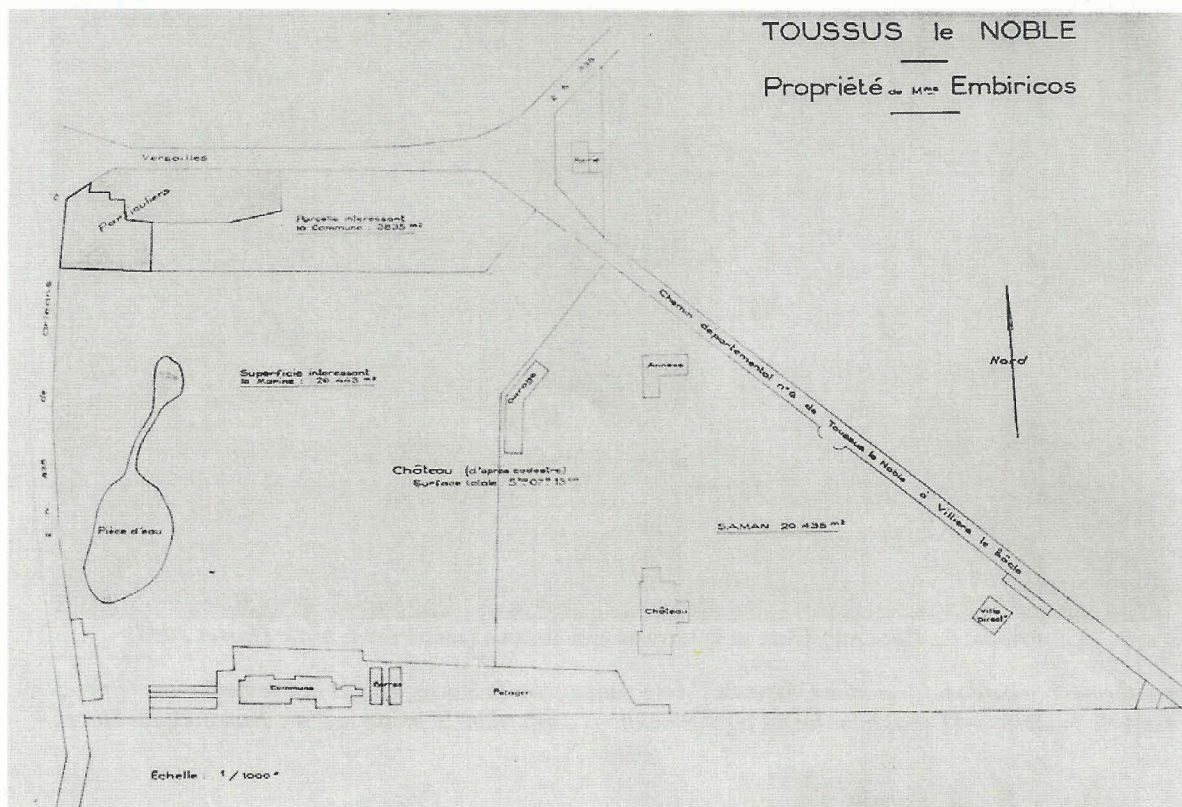
Remerciements à madame Jeannine Gosset de l'Association pour la Sauvegarde et la Promotion des Œuvres d'Art de la fonderie J-J Ducel pour toutes les informations concernant la fonderie d'art Jean-Jacques Ducel.

*
* *

ANNEXE 3 : PLANS

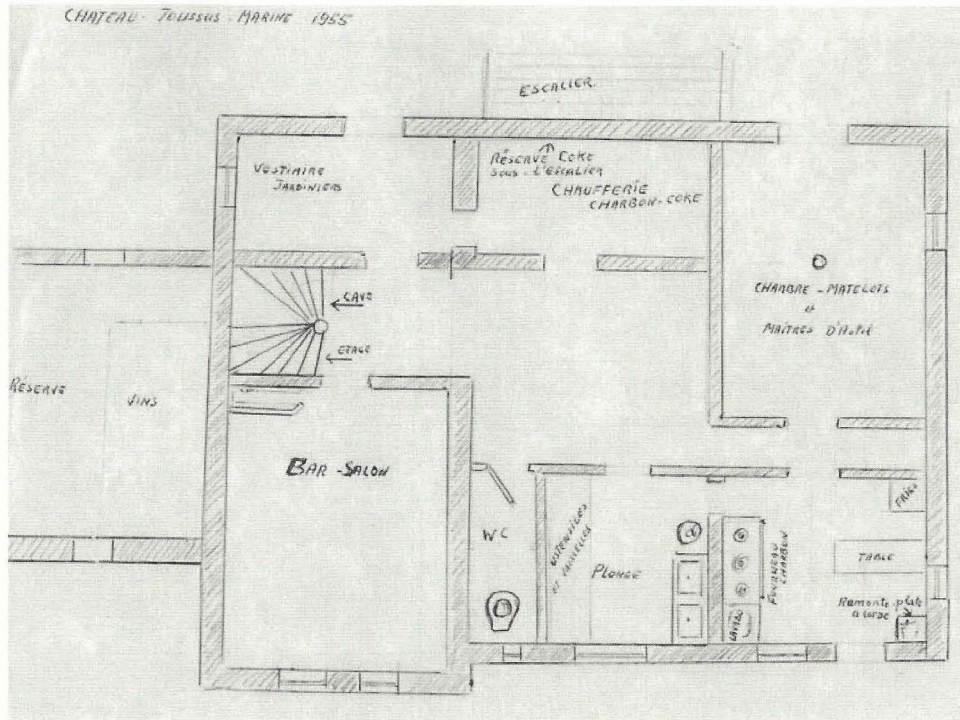


Plan établi lors de la première vente à l'État en 1952 qui porte sur les deux parcelles les plus à l'est.

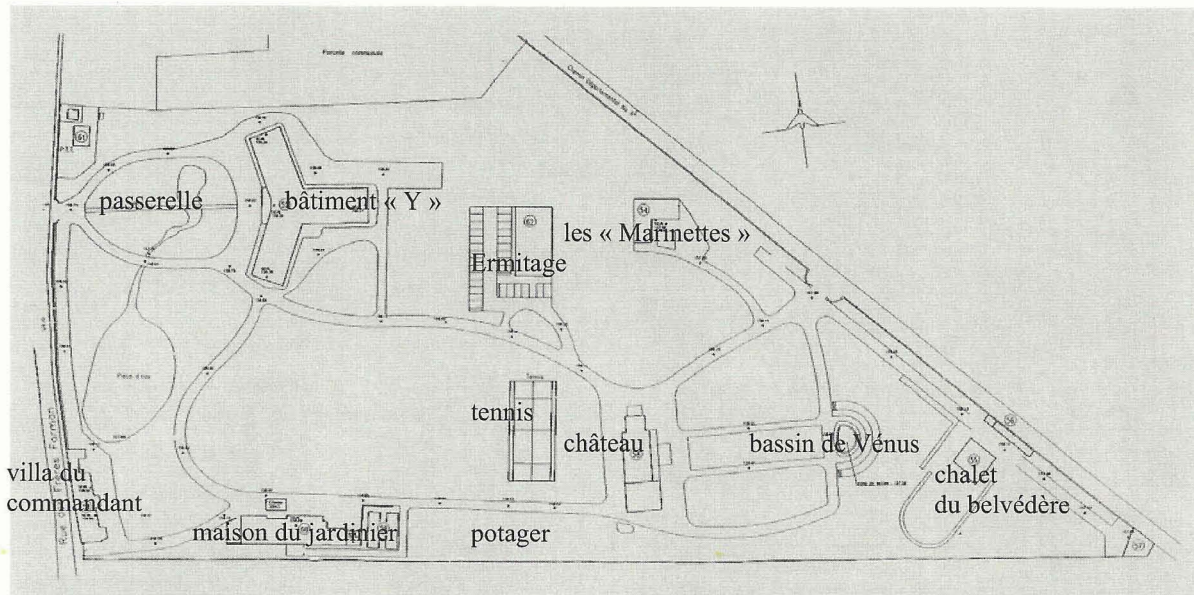


Plan établi lors de la deuxième vente à l'État en 1957 ; au nord, la parcelle destinée à l'école est identifiée.

Rez-de-jardin en 1955

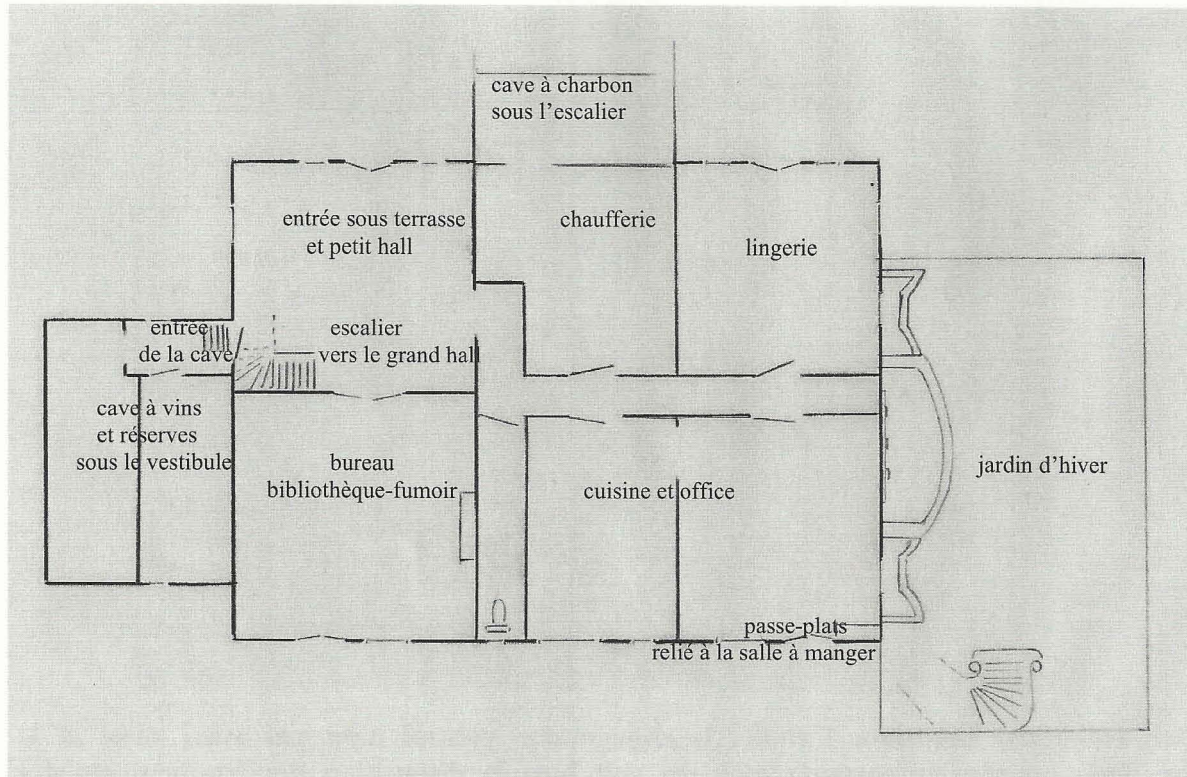


Plan établi par monsieur Canaff: le dégagement central n'est pas aussi vaste et la chaufferie est plus importante mais on voit bien la disposition des équipements des anciennes cuisines.

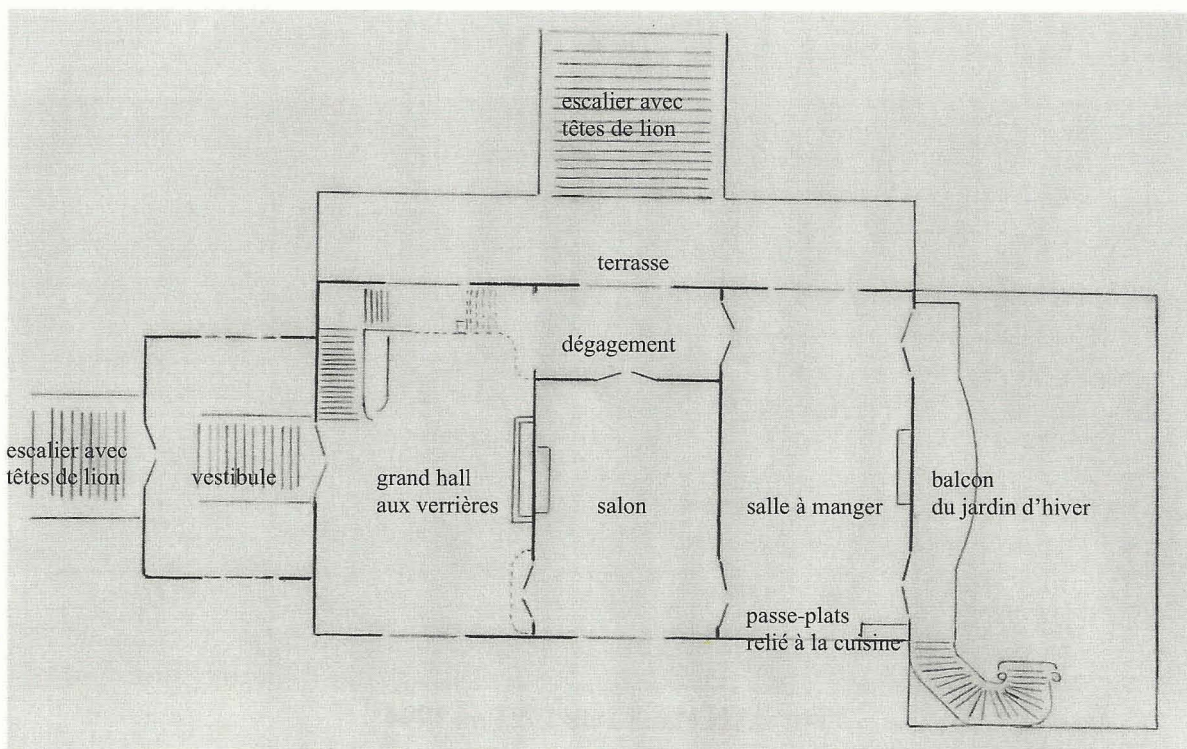


Plan BAN établi vers 1993 ou 1994

Disposition générale des pièces du château à l'époque Embiricos

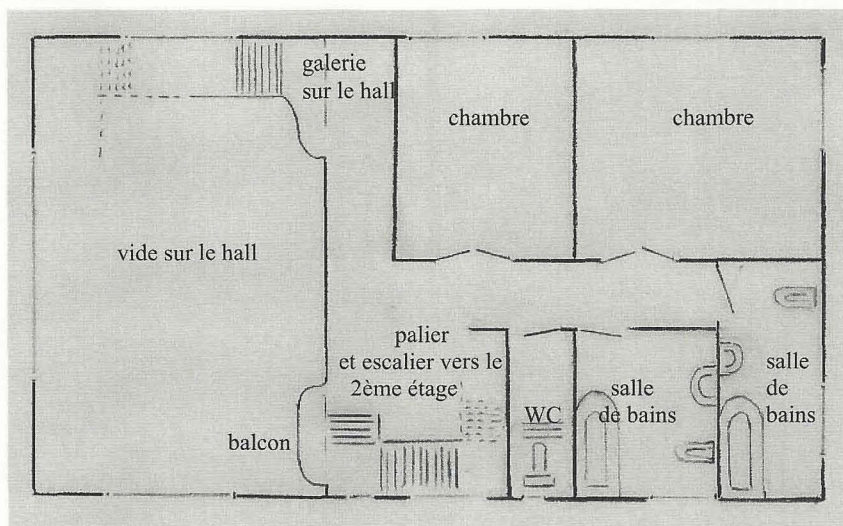


Rez-de-jardin

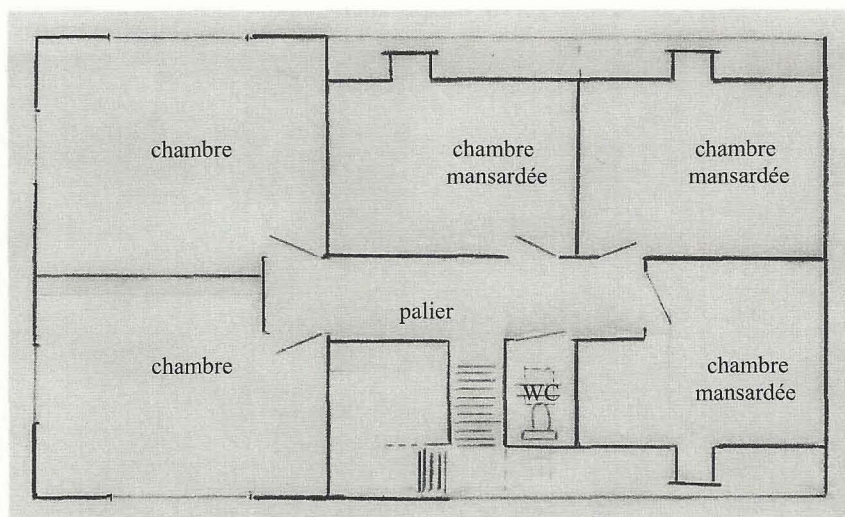


Rez-de-chaussée

Disposition générale des pièces dans les étages du château à l'époque Embricos



1^{er} étage



2^{ème} étage en partie mansardé

Nota : Plans établis à partir des descriptifs des contrats de vente et de témoignages. Les dimensions et les proportions des pièces sont approximatives.

*
* *

ANNEXE 4 : RECUEIL D'IMAGES

Toussus-le-Noble : la « villa Landolff »



Photo Pierre Canaff, mars 1984



Photo Claude Paulic, printemps 1998

Toussus-le-Noble : parc et château



Photo Patricia Boilet, avril 2003



Photo Claude Paulic, printemps 1998

Toussus-le-Noble :

Les escaliers



Photo Jacky Guerneur, vers 1988



Photo G.Sandras, 2004

Le château, côté ouest



Photo Claude Paulic, 1998



Photo Claude Paulic, 1998



Photo BAN, janvier 1979

Toussus-le-Noble :

Le bassin de Vénus



Photo G.Sandras, 2004



Photo Claude Paulic, printemps 1998



Photo BAN, janvier 1979

Toussus-le-Noble : la neige en janvier 2003

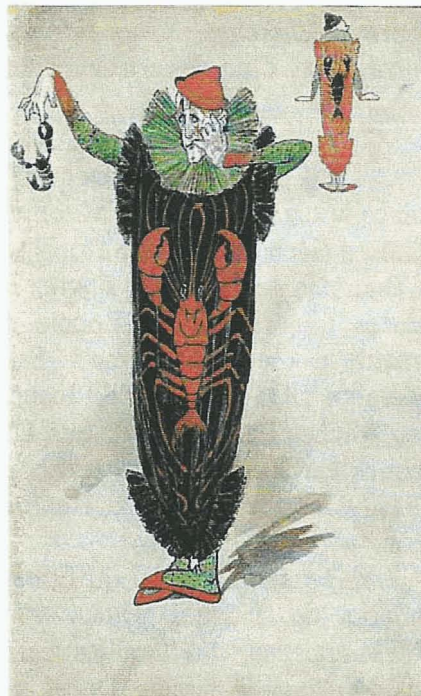


Photos Patricia Boilet

L'ATELIER LANDOLFF

Edmond Landolff était un costumier de théâtre quel que soit le genre de spectacles. Il a ainsi créé les costumes de la pièce de Victor Hugo, « Marion Delorme », reprise à partir du 15 décembre 1917 au théâtre de l'Odéon pour quarante-cinq représentations, mais son atelier a aussi réalisé les costumes de diverses revues de music-hall dont voici, à titre d'exemples pittoresques, quelques réalisations :

Clown-écrevisse 1907



Les dessins originaux des deux clowns sont des aquarelles de 38 x 23,3 cm, conservées à la Bibliothèque nationale de France, dans les Arts du spectacle

Clown-navet 1907

JEAN-JACQUES DUCEL, fondateur d'art à Pocé-sur-Cisse

Mme Lemitre, archiviste municipal, découvrait, avec la parution de la monographie du château Landolff en 2005, l'identité d'un des maires de la commune de Buc¹, jusqu'ici simple nom sur une liste et Mme Gosset de Pocé-sur-Cisse nous transmettait la suite de ses propres recherches. Voici la synthèse de ces nouveaux renseignements qui complètent la connaissance d'un des artisans du château Landolff.

Le père de Jean-Jacques Ducel, Jacques Ducel était lui-même fondateur à Paris, rue Quincampoix, puis rue de Montmorency et enfin rue des Quatre fils dans le premier quart du XIXème siècle. La famille Ducel, originaire de Côte d'Or et de Savoie, est liée à la commune de Buc par Jean-Claude Favre, né en Savoie mais propriétaire à Buc et adjoint au maire Charles Landrin. Il est l'oncle de Jeanne Claudine Bailly, épouse de Jacques Ducel et demeure à « la petite ferme ». Sa nièce hérite en 1820 de la propriété où elle décède le 27 novembre 1835. La sœur de Jeanne Claudine, Marie-Catherine Bailly se marie à Buc en 1820 avec Michel Langlois. Jacques Ducel est maire de Buc de 1837 à 1840. Si leur fils Jean-Jacques est fondateur d'art à Pocé-sur-Cisse, leur fille, Marie Armide a épousé un fermier de Villaroy, fabricant de sucre, Henri François Dieulot.

Le hasard veut qu'Edmond Landolff soit né à Paris dans une rue voisine de la fonderie de Jacques Ducel et que les adresses parisiennes successives, privées ou professionnelles, des familles Landolff et Ducel aient toujours été proches. Enfin, s'il l'on considère que la famille Ducel est bien implantée dans la région de Toussus, on pourrait trouver là l'origine des choix d'Edmond Landolff pour l'implantation de sa villa et pour la personnalité de son statuaire. Nous ne nous y risquerons pas ; lorsque l'épouse d'Edmond Landolff acquiert les premiers terrains de Toussus-le-Noble, il y a vingt ans que le Val d'Osne a racheté les moules de Pocé-sur-Cisse et que le magasin de vente Ducel a disparu de Paris en tant que tel... mais Edmond Landolff, alors âgé de 44 ans, a pu en connaître la production dans sa jeunesse.

¹ Mme Lemitre a rédigé, à la suite de cela, un article sur Jacques Ducel dans le bulletin municipal de Buc de décembre 2005.

Couverture :

Le château de Toussus-le-Noble, juillet 2004 (photo G.Sandras)

Diane de Versailles, parc du château de Toussus-le-Noble, janvier 1979 (photo SAMAN)



Groupe Historique de Toussus-le-Noble 2005
place Maréchal Leclerc de Hauteclocque, 78117 Toussus-le-Noble
ISBN : 2-9514887-2-6